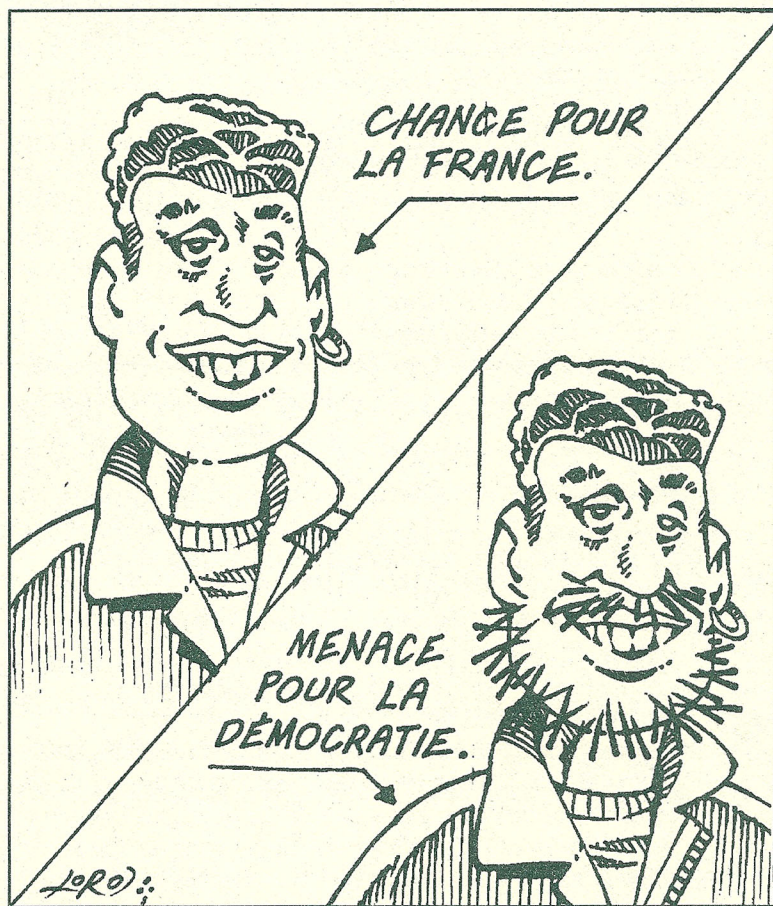


LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 52

— SACHEZ LES RECONNAITRE —

DÉCADAIRE

de civilisation française et de tradition catholique

□ Les « *Brigades internationales* » de Bernard-Henri □ Malheur aux barbus □ Avortement-cancer, le lien démontré □ Un *putsch* en Pologne ? par Henri de Fersan □ Une nouveauté : Trésors de France □ Thon se met à l'eau □ et BEH franchit des bornes qui passent les limites d'ADG

Lettres de chez nous

INDIGNE !

Une simple question : Nombre de vos abonnés doivent se la poser également : pourquoi publier dans le N° 49 la lettre d'un lecteur de Bruxelles ? Il me semble qu'il fait l'apologie du nazisme ? Tout d'abord son appréciation sur les fameux "Lebensborn" de sinistre mémoire. Et puis celle sur les armées allemandes. Si je comprends bien, le soldat allemand était un être d'exception, chevaleresque, galant, respectant la femme ? Votre correspondant connaît-il entre autres, l'attitude de certains commandants de camps de prisonniers de guerre ? A-t-il entendu parler d'un scandale au sujet de ces malheureux qui, un jour, n'ont changé de camp, enchaînés, transportés dans des wagons à bestiaux ? Mon mari, officier d'active, faisait partie de ces prisonniers humiliés, enchaînés... Il a subi, pendant 24 heures, un tel outrage. Le doyen, colonel, n'hésita pas à se plaindre auprès des autorités militaires allemandes. Peu de temps après, un délégué de la Croix-Rouge internationale vint se rendre compte de la situation

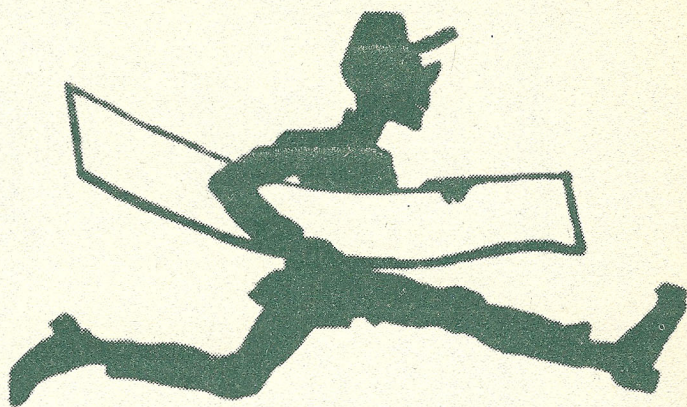
(il lui fut remis une paire de menottes qui avait été subtilisée). C'était, selon les autorités du camp, une erreur de transmission, une mauvaise interprétation d'une circulaire. En fait, il s'agissait bel et bien d'une violation de la Convention de Genève. Pourquoi avoir publié une telle lettre ! C'est, il me semble, indigne de la part de votre revue !

Mme L.D. (Heutecourt)

Parce que, chère lectrice, au "Libre Journal" les lecteurs sont aussi libres que les journalistes.

TON ET QUALITÉ

Je reçois depuis un certain temps votre estimable publication, si bien que je finis par croire que je suis abonné. Alors je ne vois qu'une solution : me prendre en charge et vous éviter de me proposer bientôt un radio-réveil, une mini-chaîne, un téléviseur... Je vous connais déjà de réputation par l'écho qu'en donnent les "abominables" journaux et revues auxquels je suis abonné (Rivarol, Présent, Lectures françaises, Ecrits de Paris)



qui n'ont d'autre dénominateur commun que de donner des boutons aux inquisiteurs zélés de la police de la pensée...

Je me décide donc à conclure avec vous le pacte abonnement, car j'apprécie votre journal de la première à la dernière page ainsi que le ton et la qualité de ses collaborateurs !

J-F. L.S. (Locquirec)

FACILITÉS

Bon ! Je voulais arrêter mon abonnement, mais je continue ! Pourquoi ? Parce que le "Libre Journal" est bien fait, agréable à l'œil et à l'esprit, parce qu'il n'est pas emporté par le tourbillon médiatique généralisé et aussi que... vous faites des facilités de paiement !

L.P. (Marseille)

GRAMMAIRE "SPÉCIALE"

Quoi qu'en dise votre lecteur "F.V. d'Aix" (n° 50), j'affirme, moi, ceci : des enseignants utilisent dans leurs classes la "Grammaire française et impertinente" de J.L. Fournier (Payot) - bien qu'elle ne soit pas un ouvrage dit "scolaire".

Je le tiens personnellement de la responsable du stand Payot au récent Salon du livre de Bordeaux. Si ce n'est pas le cas dans le fief de votre correspondant, qu'il s'en estime heureux !

Hélas, croyez bien que beaucoup de livres de loisir présentés "pour enfants" par leur maison d'édition ne sont pas pires que cette grammaire-là !

Mme M-C. M.
(Saint-Hippolyte)

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta
75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.33.
Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380
Ce numéro contient un encart de
2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
139 boulevard de
Magenta 75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

Un notable européen

Doyen de la Faculté de droit et de sciences politiques d'Aix-en-Provence, membre, administrateur, voire président de dix institutions françaises ou étrangères prestigieuses, conseiller des princes écouté du Septentrion aux Tropiques, autorité morale inoxydable, penseur, philosophe, écrivain, esthète, chevalier de la Légion d'honneur, des Palmes académiques, du Mérite, de l'Istiqlal tunisien, de l'Aigle aztèque mexicain et du Grand Toto (Totem togolais), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (de Madrid) et du Collège d'Europe (à Bruges), directeur-général du groupe « Dauphiné libéré », président directeur-général de l'AGIL, Monsieur Charles Debbasch est un personnage hérissé de majuscules.

Un notable européen.

Mais un homme sans honneur.

Qu'il soit ou non coupable des malversations qu'on lui impute n'est pas la question. Qu'il ait ou non profité de son titre de président de la Fondation Vasarely pour, comme la famille de l'artiste l'en accuse, détourner, voler, vendre, cacher, faire disparaître, subtiliser, perdre, jouer au bonneteau ou distribuer à la kermesse de son village les Œuvres-du-Maître-Cinétique n'est pas notre propos.

Ce qui frappe, c'est de voir ce considérable mandarin, cette incontestable sommité de l'Etablissement se livrer publiquement à une pantomime grotesque.

Interpellé par les gendarmes comme un voleur de poules, il s'est, comme un maraudeur, colleté avec eux avant de s'enfuir en glapissant, pour se réfugier dans son bureau universitaire où, déguisé en Grand Clerc, tous velours écarlates, hermines et décorations dehors, il s'est placé sous la « protection » d'une poignée d'étudiants.

On n'oubliera pas sa mine douloureuse lorsque, telle une auto-stoppeuse coquine, il releva le bas de sa robe rouge bordée de fourrure immaculée pour exhiber devant les caméras de télévision le galbe marmoréen d'un mollet égratigné par la fureur pandoresque.

Il y avait dans cette image plus que la « vis comica » d'une mésaventure burlesque et dérisoire.

Comme un signe de ce que sont vraiment, une fois le vernis gratté, les « gens bien », les « autorités morales », les « références incontestables » qui disent le droit, le beau, le bon et le vrai dans notre société. consensuelle et droit-de-l'homme.

Des guignols méprisables.

S de B



GRAND CŒUR



Pendant plusieurs jours, deux jeunes femmes SDF ont

tenté d'être reçues par Robert Calmenjane, député RPR de Villemomble. En vain. Il n'avait pas de temps à consacrer à ces pauvresses.

Mardi soir, en sortant de sa mairie, il a été insulté par les deux malheureuses qui, ivres de désespoir, ont fini par cracher sur ce nanti.

Le "représentant du peuple" a porté plainte.

Sans doute pour que la justice fournisse aux deux femmes un logement pour l'hiver.

A Fleury-Mérogis.

SURNOM



Depuis l'amendement visant à protéger l'anonymat des

élus escrocs en limitant la liberté de la presse dans le domaine judiciaire, dans les mêmes conditions que la loi Gayssot la limite dans le domaine historique, le député Pasqualien Marsaud a gagné un surnom : Goy-bert.

PROVOC



Pour la visite en France de l'illisible écrivaine exotique

Taslima Nasreen, Pasqua lui a collé mille deux cents gardes du corps aux basques. Histoire de prouver qu'il avait eu raison de lui refuser son visa la première fois. Coût pour les contribuables : un peu plus d'un milliard de centimes.

Qui nous débarrassera des pitreries de ce clown ruineux ?

DEMOCRATIE



La presse française (?) jubile : en Californie,

une "forte coalition" bloque l'application de la "proposition 187" pourtant votée par une majorité lors du dernier référendum et qui permet une lutte plus efficace contre l'immigration clandestine. Apparemment, personne ne

Nouvelles d

Malheur aux barbus !

La rapidité avec laquelle le pouvoir politico-médiatique a écrasé l'affaire des « barbus de *« La Marche du siècle »* » montre que cette mafia a mesuré les dangers que recelait pour son pouvoir le débat qui aurait pu s'engager.

Rappelons brièvement les faits.

L'émission de Jean-Marie Cavada *« La Marche du siècle »* consacrée à l'islam en France a été illustrée, pour la présentation d'un sondage, par l'image de trois barbus assis sur des gravats dans une cité de banlieue.

Cette photographie, pratiquement illisible puisqu'elle portait en surimpression les courbes et les chiffres d'un sondage sur la « cote de popularité » des islamistes dans notre pays, a cependant été identifiée par l'un des personnages qui y figurait.

S'étant avisé que l'image originale, réalisée en juin dernier, à l'occasion d'un précédent reportage dans la cité, avait été modifiée par inversion du cliché, ce Maghrébin a constaté qu'en outre un trucage avait affublé lui-même et deux de ses amis de barbes et de moustaches. Il a prévenu ses coreligionnaires et les trois « victimes » ont contacté un avocat.

Lequel a aussitôt informé les journalistes, donnant ainsi la poussée initiale au « scandale ».

Quel scandale, au fait ?

Eh bien, nous a-t-on expliqué, le scandale consistait à faire courir

aux trois Maghrébins le risque d'être pris pour des islamistes.

La presse s'est immédiatement jetée sur l'affaire, dénonçant le trucage et faisant monter une hystérie médiatique qui a presque convaincu Jean-Pierre Elkabbach, terrorisé, de rayer sur-le-champ l'émission *« La Marche du siècle »* de la grille de F2.

Si gravement menacé qu'il risquait de perdre dans l'affaire non seulement son émission, mais encore le crédit professionnel qui lui a valu la présidence de la future « chaîne de la connaissance » et un siège au « comité d'éthique », Cavada n'a pas barguigné.

Il a « indemnisé » sur l'heure, sans discussion ni procès, les « victimes » de ce trucage.

Apparemment, l'indemnisation (dont le montant est gardé secret par les deux parties) a dû être à la hauteur des espérances de ces bons jeunes gens puisque, ayant encaissé le chèque, ils ont apaisé leurs alarmes, retiré leur plainte et fermé leurs portes aux journalistes qui espéraient en savoir plus.

Du coup, le « scoop » éventé, pas un commentateur n'a ouvert le véritable débat qu'aurait dû susciter cette affaire.

Et pourtant, que de choses à dire !

D'abord, personne n'a relevé la grotesque contradiction que cette affaire renferme dans ses prémisses mêmes.

Voilà trois jeunes gens qui « se reconnaissent » sur

une photo truquée (en vérité, celui qui déclenchera l'affaire en alertant ses amis avouera qu'il ne se serait aperçu de rien si sa nièce n'avait attiré son attention en criant « Tonton Hamid ! »).

S'étant ainsi « reconnus », nos Beurs protestent, au milieu de l'approbation générale, qu'on les a « déguisés en fondamentalistes ».

Or, justement, ils sont rendus méconnaissables par ce même déguisement qu'ils accusent de les désigner à la vindicte publique.

A l'évidence, personne ne pouvait reconnaître les faux intégristes barbus dans les trois jeunes gens imberbes. Ou, plus précisément, si quelqu'un les avait reconnus, il aurait su aussitôt qu'ils n'étaient pas plus intégristes que barbus.

Le risque prétendu est donc nul et la protestation bruyante ne vise qu'à obtenir une indemnisation.

Rien, donc, qui justifie le raffut médiatique si ce n'est la nécessaire complicité des journalistes pour convaincre Cavada de casser sa tire-lire afin de faire cesser une campagne qui aurait pu lui coûter cher.

Deuxième point dont personne ne s'est avisé : la réaction des pouvoirs politico-médiatiques démontre qu'en dépit des cellules Charlot, des lois Gayssot, etc., la discrimination raciale, ethnique et religieuse est officiellement admise en France.

Il est évident (que l'on se souvienne des petits profs socialistes et laïcards hantant les travées de



u Marigot

l'Assemblée en 1981) qu'en France la barbe ne fait pas l'intégriste.

Il est clair, aussi, que personne n'oserait se fonder sur l'abondance de son système pileux pour dénoncer un fanatique religieux dans un rabbin traditionnelle.

En revanche, en prétendant démontrer que l'on rend un Maghrébin suspect d'intégrisme simplement en l'affublant d'une barbe, les médias ont du même coup établi que, dans l'inconscient collectif, il n'y a que l'épaisseur d'un poil entre une « chance pour la France » et une « menace pour la démocratie ».

La barbe vaut donc pour l'Arabe, et seulement pour lui, présomption d'appartenance à la « mouvance intégriste » traquée par Pasqua et ses polices.

Il faudrait alors en bonne logique rafler tous les Maghrébins pileux.

Il faudrait en outre, toujours dans la même logique, interdire par circulaire ministérielle le port de la barbe pour les seuls Arabes puisque cette pilosité vient d'être élevée au rang de signe ostentatoire d'appartenance « politico-religieuse » au même titre que le foulard islamique pour les lycéennes.

Tout cela mesure l'extraordinaire degré de confusion mentale et de mépris pour le simple bon sens que professent les manipulateurs médiatico-politiques.

Vraiment, ces gens là prennent les Français de souche pour des imbéciles et ils ne s'en cachent même pas.

Mais il est une autre réflexion, infiniment plus

sérieuse et lourde de conséquences, que cette affaire aurait dû susciter si, justement, on ne l'avait pas étouffée.

Dès la révélation du scandale, le technicien qui, au moyen d'un programme informatique, avait ajouté les barbes aux trois Maghrébins s'est fait connaître et a, pour sa défense, avancé un argument que personne n'a relevé : « C'est une pratique courante, a-t-il avoué, que de retoucher les images. On le fait tout le temps ».

En clair : une bonne part des images diffusées à la télévision sont truquées.

Or, cet aveu énorme n'a pas soulevé le moindre commentaire. Tout le monde l'a reçu comme la chose la plus naturelle qui soit. Personne ne s'est ému que le principal média d'information en France (le seul pour une majorité de la population) diffuse à longueur de journées des images truquées.

Il y a dans cette passivité de l'opinion devant des manipulations dont elle est la cible quelque chose d'accablant.

Mesure-t-on le degré d'abrutissement d'une société où l'image constitue l'outil principal de l'information et qui accepte sans broncher la révélation que la majorité des images qu'on lui propose sont menteuses ?

Surtout quand cette confirmation intervient après dix « affaires » qui ont gravement entamé le crédit de l'image.

Qu'il s'agisse des faux Nazis de « Paris Match », des faux loubards des Catacombes inventés par Bertolino, de la fausse « infirmière

en pédiatrie » racontant le massacre de nouveaux-nés koweïtiens par des soldats irakiens (comédienne en herbe, fille de l'ambassadeur du Koweït à Washington, elle avait « joué » cette fable monstrueuse à l'instigation d'un cabinet de relations publiques américain).

Qu'il s'agisse encore des images de corps suppliciés qui, à Timisoara, ont permis de faire approuver par la conscience universelle la liquidation sans procès du tyran déchu Ceaucescu qui aurait pu être un témoin fort gênant pour ses amis et ses obligés d'hier.

Qu'il s'agisse des images en contreplongée qui donnent de Le Pen l'image d'une brute ou de Villiers celle d'un télévangéliste hystérique.

Ou encore des images de Mitterrand dont, pendant la campagne présidentielle de 88, on avait truffé le générique de la télévision d'état, fabriquant ainsi autant de messages subliminaux favorables au candidat sortant.

Ce que confirme l'affaire des « barbus de *La Marche du siècle* », c'est d'abord que la télévision ment à tout le monde, de la façon la plus officielle et sans le moindre complexe.

C'est ensuite qu'elle ment tout le temps et plus encore quand elle prétend prouver par l'image ce qu'elle affirme par des paroles.

C'est enfin qu'elle ment impunément puisque les Français, pourtant dûment avertis, n'ont pas réagi à cet aveu terrible.

Et c'est là, sans doute, la leçon la plus effrayante de cette affaire. □

se choque de voir quelques milliers de lobbyistes faire obstacle à la volonté du peuple.

BERUFSVERBOTEN



En Allemagne, le «Parquet» a confirmé officiellement

qu'il cherchait un moyen administratif d'empêcher Wolfram Nahrath, jeune élève magistrat, d'accéder à la carrière. Motif : ce garçon, qui dispose de tous les diplômes nécessaires et qui n'a jamais été condamné, est le leader d'une formation nationaliste.

Le plus simple serait de l'abattre comme un chien.

CONNIVENCE



De nombreux abonnés du «Figaro», journal

«de droite» comme chacun sait, ont eu la surprise de recevoir leur quotidien emballé sous plastique en compagnie d'un exemplaire du «Nouvel Observateur» à titre de promotion.

MANIPULATEURS



Stalinisme pas mort.

Un livre pour enfants de 8 à 12 ans publié par Nathan énumère, à l'article «Haine», les objets de l'exécration de l'auteur : «le lait, les choux de Bruxelles et Philippe de Villiers». Nathan enseigne la haine politique à des gosses de huit ans. Beau métier.

SOLITAIRE



Dire que les ennuis de Michel Roussin, ex-ministre de la

Coopération mis en examen, ont plongé ses amis dans l'affliction serait exagéré. Depuis sa promotion, l'ancien gendarme totalement inféodé à Balladur, en effet, avait rompu avec toutes ses relations, allant jusqu'à envoyer sèchement promener des... «amis de trente ans».



POURRITURE



Tous les responsables politiques, fonctionnaires et hommes d'affaires mis en cause dans l'énorme dossier Méry pour lequel Roussin est inculpé sont, sans exception, francs-maçons. La quasi-totalité sont membres de la Grande Loge de France. C'est ce qui explique le retard pris par l'enquête : les corrompus étaient informés des investigations du juge Halphen par des "frères" de la "Fraternelle de la police".

OUBLI



Le "Nouvel Obs" a fêté son trentième anniversaire par un numéro spécial. Tous ceux qui ont compté dans l'histoire du journal ont droit à un coup de chapeau. Sauf Franz-Olivier Giesbert, ancien journaliste vedette du "Nouvel Obs" passé au "Figaro". Apparemment, il n'a jamais existé. FOG dans le brouillard, en somme.

POULES ET RENARD



Dans "L'Événement", Jean-François Kahn dénonce "l'affront aux électeurs de droite" que constitue la mise en route de la machine à perdre. Quand les renards prennent la défense des poules...

ORFEVRES



Dans "Paris-Match", débat transcendantal entre Lanzmann, gazeur de carmelites, et Jean Guilton, penseur catholique. Lanzmann : "Après la mort, il n'y a plus rien." Guilton : "Vous êtes un grand mystique qui s'ignore." C'est autre chose que le "Chemin de perfection" de sainte Thérèse d'Avila, tout de même.

VISITE



Pour saluer le trentième anniversaire de la reconnaissance de la Chine communiste

Autres Nouvelles

Les délires de monsieur Bar-Yosef

« Voilà plusieurs semaines, le rabbin de "Adath Israel", synagogue de Cleveland Park à Washington, a consacré son sermon du Sabbat à la formation d'un centre culturel et politique juif en Amérique : "Pour la première fois dans l'histoire de l'Amérique, a déclaré le rabbin, nous n'avons plus le sentiment de vivre dans la diaspora. Les Etats-Unis n'ont plus un gouvernement de goïm, mais une administration dans laquelle les juifs sont pleinement impliqués dans toutes les décisions prises à tous niveaux." (...)

« L'énorme influence juive à Washington ne se limite pas au gouvernement.

Dans les médias de

Washington, une part très significative des animateurs et des sponsors les plus importants des programmes les plus populaires sont des juifs pratiquants. (...)

Il est paru dans un pays où la liberté d'expression est encore respectée

« N'oublions pas, dans le même contexte, la prédominance juive dans les institutions académiques de Washington.

Au Centre national de médecine, le pourcentage de chercheurs juifs est bien plus élevé que le pourcentage correspon-

dant dans la population.

Dans les domaines de la sécurité et de la science, de l'industrie cinématographique, de l'art, de la littérature, l'influence juive ne peut être décrite que comme immense avec pour effet un renforcement du pouvoir juif. »

Ce délire fantasmagorique ruisselant d'antisémitisme devrait valoir à son auteur les foudres de la loi Gayssot.

Mais il est paru dans un pays où la liberté d'expression est encore respectée. A savoir Israël, puisque ce texte est extrait du quotidien israélien "Maariv" daté du 2 septembre 1994. Son auteur, Avinoam Bar-Yosef, n'aura sans doute aucune difficulté à se laver de toute accusation d'antisémitisme. □

Le secrétaire au nouveau ministre
- Compliments, mon cher maître, vous voilà ministre !

Le ministre
- J'espère le rester longtemps pour le bonheur de mon pays, mais auparavant il faut que vous m'aidiez dans mon travail.

Le secrétaire
- Je suis à vos ordres.

Le ministre
- Il s'agit d'établir à un sou près ce que je possède et que je dépense par jour et l'origine de ma fortune afin de répondre aux accusations qui ne manqueront pas de se produire bientôt.

Le secrétaire
- Ce n'est que prudent.

Le ministre
- Voulez-vous écrire ? Je possède dix mille cinq cents

francs de rente que m'a laissés mon père.

Le secrétaire
- Ci 10 500 F.

Le ministre
- Plus un mobilier estimé deux mille francs.

Le secrétaire
- Bon, deux mille...

Le ministre
- Plus une montre à remontoir en or.

Le secrétaire
- Quelle valeur ?

Le ministre
- Je me souviens que le Mont-de-Piété me prêtait cent vingt francs dessus.

Le secrétaire
- On peut donc l'estimer deux cents.

Propos d'un homme libre

Le ministre
- Trois épingles de cravate, des boutons de manchette, le tout pouvant valoir trois ou quatre cents francs. Je possède en outre quinze cents francs d'argent liquide et de la menue monnaie.

Le secrétaire
- Combien ?

Le ministre
- Sept francs cinquante. Marquez bien tout cela.

Le secrétaire
- Nous oublions le linge.

Le ministre
- Ah diable ! Vous avez raison...

Que dirait le jury d'honneur ?

Marie, voulez-vous me dire ce que j'ai de linge ?

La bonne
- Monsieur a dix-huit chemises, deux douzaines de chaussettes, une douzaine de mouchoirs, quinze caleçons et huit gilets de flanelle.

Le ministre
- On ne doit rien à la blanchisseuse ?

La bonne
- Non, Monsieur.

Le ministre
- Inscrivez que je ne dois rien à ma blanchisseuse... Et maintenant, je peux monter à la tribune.

Par Alfred Capus

Ce texte a été publié le dimanche 4 novembre 1906 dans "Les Annales politiques et littéraires".



Avortement et cancer : le lien

« **J**e suis absolument scandalisée que l'on ait introduit de la politique dans ce qui n'est qu'une étude scientifique. »

Ce propos du docteur Janet Daling, membre du Fred Hutchinson Cancer Center de Seattle, donne une idée de la stupeur gênée qu'a provoquée dans les milieux médicaux la révélation d'une étude mettant en relation directe l'avortement et le risque de cancer du sein.

A peine les résultats de cette étude, qui établit que l'avortement augmente de 50 % le risque de cancer du sein, étaient-ils rendus publics que le lobby abortionniste inondait la presse américaine de protestations indignées et de "mises au point scientifiques" selon lesquelles "un accroissement de 50 % est le risque minimum que puisse mesurer

une étude scientifique".

En clair, quel que soit le groupe étudié, le minimum d'accroissement des risques mis en lumière par une étude scientifique serait de 50 % par rapport à la moyenne générale, qu'il s'agisse du risque de cancer du gros colon chez les cyclistes ou du risque de rupture d'anévrisme chez les usagers du métro.

**"Ce résultat
ne fait pas
partie du corpus
de l'étude
parce que nous
ne souhaitons pas
donner l'alarme
avant
d'approfondir
nos recherches."**

Et ce pour la simple raison qu'un accroissement inférieur n'est pas mesurable. Apparemment, cet argumentaire a atteint son

but puisque même les opposants à l'avortement se sont crus obligés de reconnaître que "le risque n'est pas significatif".

On ne saurait mieux démontrer la nocivité du trucage médiatique. Car, comme le révèle le "*Quotidien du médecin*", si les commentateurs avaient lu le rapport et pas son résumé dans la presse, ils auraient découvert, en bas de page, une note beaucoup moins anonyme : "Chez les femmes de moins de dix-huit ans, l'avortement fait augmenter de 800 % (huit cents pour cent !) le risque de développer un cancer du sein avant l'âge de quarante-cinq ans."

Aveu de l'auteur de l'étude : "Ce résultat ne fait pas partie du corpus de l'étude parce que nous ne souhaitons pas donner l'alarme avant d'approfondir nos recherches." □

ABONNEZ-VOUS AU " LIBRE JOURNAL "

France

1 an (34 numéros).....F 600

Étranger en CEE

1 an (34 numéros).....F 700

Étranger hors CEE et Dom Tom

1 an (34 numéros).....F 870

(taxe aérienne incluse)

Abonnement de soutien

1 an (34 numéros)

à votre convenance au-dessus du prix normal

Réabonnement

1 an (34 numéros) réduction de F 100

sur les prix ci-dessus, accordée

à ceux qui ont souscrit leur abonnement en 1993,
année de création du " Libre Journal "

par De Gaulle, Pékin va nous envoyer une statue de cire de Mao. Les amateurs pourront compisser l'effigie de ce porc sanguinaire au Musée Grévin.

REVOLUTION



Il avait juré que jamais le "Quid" ne serait informatisé.

A l'occasion de l'édition 95 de la formidable encyclopédie générale qu'il inventa voilà trente ans à partir de bouts de papier où, depuis l'âge de douze ans, il notait toutes les informations et tous les chiffres qui lui passaient sous les yeux, Frémy rend les armes : une version sur disquette sera disponible en l'an 2000. Alleluia !

PATRIOTES



Le premier forum de la jeunesse juive à Paris a établi que "le combat prioritaire doit être la lutte contre l'assimilation et des activités autour de thèmes mobilisateurs comme Israël".

LA FIN



"Timour", la plus ancienne saga de l'Histoire de la BD, qui, depuis 1935, évoquait, à travers le récit d'une lignée, le cheminement de l'humanité de la préhistoire à nos jours, vient de prendre fin. A quatre-vingt-trois ans, son auteur, Sirius, a décidé de ranger ses crayons après la parution du trente-deuxième album qui raconte l'aventure d'un Timour toujours rouquin mais vivant à notre époque.

On comprend qu'il n'ait pas eu envie d'aller plus loin...

EN TETE




L'ancien animateur de télévision François Chalais ("Charles Bauer" dans la Résistance qu'il effectua inté-




gralement à "Je Suis Partout") poursuit son combat antifasciste. Dans "Grandes Lignes", revue offerte gratuitement aux TGVistes de première, il proteste contre la considération dont bénéficie l'écrivain Céline.

C'est, en effet, un risque que ne court pas Chalais...


ANTIFOURREURISME

 Jugement de "Tribune juive" sur Brigitte Bardot : "Une certaine sensiblerie cache assez mal son antihumanisme viscéral. Le racisme et l'antisémitisme s'y cachent volontiers." Carrément. Ça lui apprendra, à BB, à épouser un militant nationaliste et à déclarer la guerre aux fourreurs.

A LIRE

 A lire absolument et sans retard le passionnant entretien avec Henry Coston que publie "Lectures françaises" et dans lequel le journaliste historien, fondateur du célèbre "Dictionnaire de la politique française" égrène les souvenirs qu'a éveillés en lui la lecture du livre de Péan consacré à Mitterrand. C'est un moment d'histoire contemporaine. ("Lectures françaises", DPF, BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil, 24 F + port.)

EPURATION

 Le chef de l'Etat algérien avait prévu lors de son discours du 1er novembre dernier : les fils de harkis, considérés comme de mauvais citoyens, allaient être ramenés à de meilleurs sentiments. C'est commencé : Jean-Pierre Nicolas a révélé, dans l'émission de Jean Ferré sur Radio Courtoisie, qu'une véritable épuration est en cours. Des dizaines de fils de harkis ont été exécutés par l'Etat algérien que, rappelons-le, la France soutient financièrement et militairement en lui fournissant des armes.

Autres Nouvelles

BHL

s'en va-t-en guerre

On imagine la panique dans les rangs serbes : BHL en personne a décidé de recruter une "Brigade internationale pour la Bosnie".

Le plus beau décolleté de la vieille nouvelle philosophie annonce la nouvelle à qui veut bien l'écouter dans tous les bars chics de la capitale.

Et que l'on n'aille pas croire qu'il s'agit de paroles verbales. Notre stratège a tout prévu : la Brigade "débarquerait" sur Mostar (un débarquement à trente kilomètres à l'intérieur des terres...) et "marcherait" sur Sarajevo (à cent kilomètres de là, attention les vernis !). Et ce dès l'annonce du retrait des Casques bleus.

BHL a tout prévu. Il affirme avoir déjà contac-

té des autorités au sein de l'OTAN ainsi que l'ambassadeur de France aux Pays-Bas (?) en vue de recruter des officiers qui commanderont sa Brigade.

Il restera donc à Paris, entre la Closerie des Lilas et le Fouquet's, avec détour quotidien vers les studios des télévisions

Il envisage même de déposer purement et simplement les gouvernements bosniaque et croate si ceux-ci faisaient preuve de mauvaise volonté.

Bref, on va voir ce qu'on va voir.

Ou, plutôt, on ne va rien voir du tout car, figu-

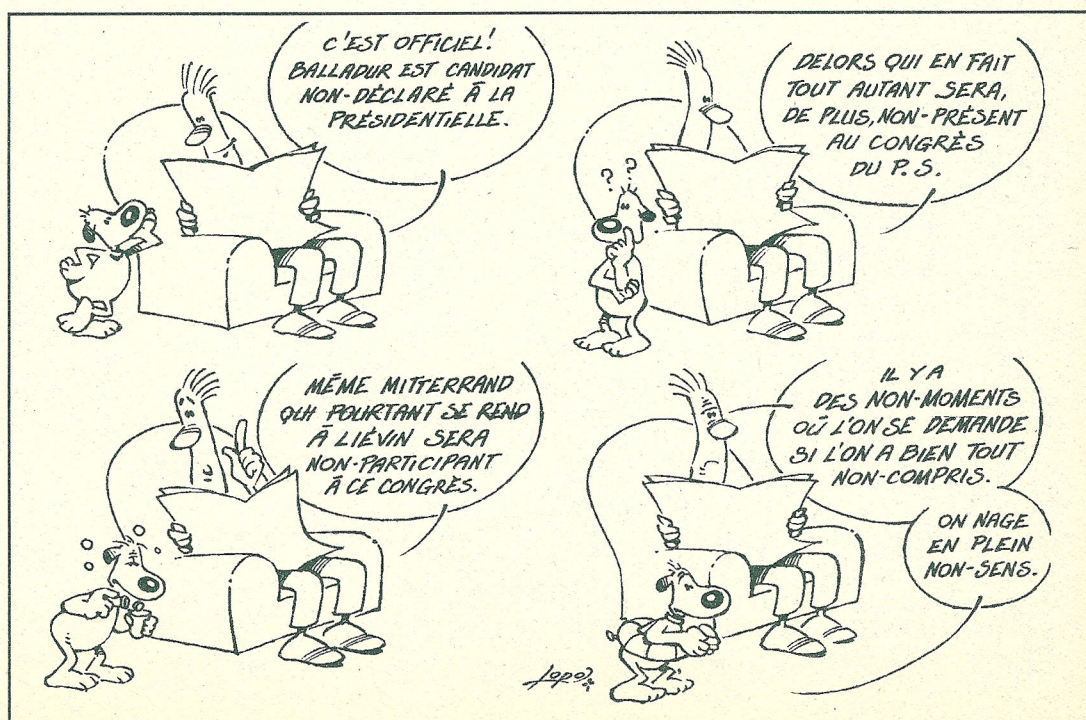
rez-vous, BHL est résolu à bannir les télévisions de cette fascinante "opération Tempête sous un crâne". Motif : "Eviter que cela fasse Eurodisney".

Et cette détermination de fuir le spectaculaire est telle que BHL n'a pas hésité à consentir un immense sacrifice personnel : il n'ira pas se battre en personne, bien conscient qu'il "aurait l'air d'un gugusse avec un treillis".

Il restera donc à Paris, entre la Closerie des Lilas et le Fouquet's, avec détour quotidien vers les studios des télévisions et les réserves de son éditeur pour nous expliquer la situation en Bosnie.

Malraux aussi était un pantin, mais lui, au moins, il avait du talent.

H. de F.



De guerre lasse

par Nicolas Bonnal

Sur la mort de l'homme

«**T**out est vain, tout est mort, tout a été...», murmure un devin dans le *"Ainsi parlait Zarathoustra"* de Nietzsche. Cette phrase hallucinée hante les pages du journal de Drieu La Rochelle, comme si justement le destin de l'homme de conscience était de recenser l'impossibilité de l'homme à être encore dans l'ombre de Dieu.

J'ai souvent pensé que ce que Nietzsche avait appelé la mort de Dieu signifiait en fait la mort de Dieu pour l'homme moderne. Ce dernier ayant renoncé depuis la fin du Moyen Age à sa fonction de médiateur entre le surnaturel et la nature, et ayant par ailleurs corrompu le restant de l'humanité, il ne restait plus aux "dieux", pour reprendre la phrase d'Hölderlin, qu'à passer de l'Autre Côté où, depuis deux siècles, ce ne

sont plus les hommes d'Eglise mais les poètes et les écrivains qui les ont invoqués.

Mircéa Eliade évoquait cette disparition dans son œuvre sous la dénomination latine de "deus otiosus", dieu oisif ou fainéant. On retrouve cette notion dans l'œuvre de Léon Bloy "demandant des prêtres" comme dans celle des grands écrivains catholiques du siècle désespérés de l'involution de leurs contemporains et de leur séparation d'avec Dieu.

Dans le *"Silmarillion"*, Tolkien décrit la rupture des elfes Noldor avec leurs créateurs, les Valar, qui mène au triomphe des forces du mal. L'œuvre de la plupart des grands écrivains se situant peu ou prou dans une perspective traditionnelle ou eschatologique reflète ainsi cette mort de Dieu, mort de

Dieu pour l'homme moderne s'entend, dont Nietzsche s'est fait le bouleversant écho.

A deux siècles de distance des romantiques, un siècle de Nietzsche ou Bloy, cinquante ans de Tolkien, de Céline ou de Drieu, nous nous demandons si ces grands événements annoncés par Joseph de Maistre et tant d'autres ont encore un sens et si, dans le cloaque matériel et médiatique où nous nous enfonçons, la référence à Dieu a encore un sens. T.S. Eliot, dans son immense poème *"The Hollow Men"*, "les hommes creux", annonçait une fin du monde "pas dans un bang, dans un murmure". T.S. Eliot avait prévu que nous ne connaîtrions pas d'apocalypse cruelle ou brutale mais un lent écroulement des valeurs, une lente dissolution de la civilisation,

une déliquescence visqueuse et comme fastidieuse du sens du monde.

En ce sens, Dieu n'aurait pas eu besoin de nous punir, et surtout nous les Occidentaux, pour la gravité de nos crimes ; il n'y avait qu'à nous laisser descendre la pente de notre décadence pour que nous nous enfoncions jusqu'aux plus noirs cercles de l'enfer. Ainsi, et pour préciser les invocations des poètes, ce ne serait pas Dieu mais l'Homme, celui de la "déclaration", qui serait mort, et de la mort la plus spirituelle qui soit. Il ne nous reste qu'à murmurer, toujours comme Nietzsche, que "ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort". Sur ce seul plan réel, le spirituel. Et en comprenant que cette phrase ne peut s'adresser qu'à quelques-uns, au crépuscule du monde □

ETRENNES : OFFREZ UN ABONNEMENT COURTOIS D'UN AN

Je suis abonné au "Libre Journal",

et je verse 399 F pour offrir UN abonnement courtois d'un an à :

M
et je verse 699 F pour offrir TROIS abonnements courtois d'un an à :

M.....

M.....

M.....

et je verse 999 F pour offrir CINQ abonnements courtois d'un an à :

M.....

M.....

M.....

M.....

M.....

Chèques à l'ordre de SDB, 139 boulevard de Magenta, 75010 PARIS.



Sous mon béret

Miracle en Soule

Thon enfila son vieux gilet de peau bleu-marine des bataillons d'Afrique, boutonna ses bretelles, observa avec crainte le front soucieux du docteur Maigre qui venait de l'examiner.

— "Capitaine, désormais, je serai clair. Vous devez vous mettre à l'eau quelques semaines. Une bonne cure vous fera le plus grand bien et vous rendra le cœur de vos vingt ans.

— Docteur, je n'ai ni ouïes, ni branchies et aucune membrane ne relie mes jolis doigts de pied. Une telle démarche toucherait au meurtre aquatique dans les affres de l'infinie tristesse..."

La mine sévère du médecin arrêta toute continuité à cette ultime tentative de négociation. Dans l'après-midi, Dame Bibiche sortit la malle du grenier en se cognant aux boudins qui séchaient. Elle plia soigneusement pantalons et chemises, rangea porte-chaussettes et bandes molletières, glissa dans une poche une image pieuse de saint Expédit. A tout hasard. En fin d'après-midi, les chiens, Freddo, le Sergent et Bibiche en pleurs virent partir la Juva IV dans un nuage noir pour une destination inconnue. "Je vais prendre les eaux", avait simplement annoncé le Capitaine. La fontaine d'Ahusqui, près d'Aussurucq, s'inscrit dans un paysage grandiose qui domine les monts de la Haute-Soule, ses ravins, ses pottoks. L'air immobile fige pour la postérité l'attitude du capitaine qui emplît son gobelet d'argent de cette eau étonnante connue depuis la préhistoire par les Basques de la montagne. Elle chasse les humeurs malignes, combat les calculs intégraux, anéantit les scrofules, lutte contre le tréponème pâle. Lieu de culte, elle draine tous les dimanches ces centaines d'amateurs pour qui l'eau ce n'est pas du bidon. Comme quand il mange la soupe, Thon l'aspire à grand bruit. Les moutons l'admirent. Puis il descend chez Etchebarne. La pension complète affiche quatre plats à chacun des repas. Hier soir, il a dévoré l'omelette aux cépes, le jambon du pays, la palombe rôtie et le fromage de brebis. En buvant l'eau magique du pichet en terre ocre d'où parfois, miracle des miracles, glisse une gouttelette de sang.

Joseph Grec

Stratégies

par Henri de Fersan

Pologne, vers le putsch militaire ?

La Pologne serait-elle au bord du putsch militaire ? C'est ce que laisserait supposer un sondage réalisé par l'Institut d'études sociologiques à la demande de l'état-major. 98 % des officiers interrogés sont mécontents de leur solde (un colonel gagne l'équivalent de 3 500 francs par mois) ; 96 % souhaitent une armée forte ; 91 % pensent que ce n'est pas le cas actuellement ; 80 % sont mécontents des relations avec la hiérarchie.

L'énorme majorité des officiers polonais se sent orpheline du régime communiste et du Pacte de Varsovie, époque où l'armée était influente dans la vie politique et crainte à l'Ouest comme en Pologne, et où elle devait constituer la deuxième vague des troupes du Pacte marchant vers le Rhin au sein des armées Silésie et Poméranie et de la 4e armée blindée de la Garde. Pourtant, le communisme a exterminé l'élite des officiers polonais à Katyn, Kharkov et dans les péniches de l'Arctique et — honte suprême pour la Pologne — leur ministre de la Défense de 1947

à 1956 fut le Russe Rokossowski ; mais cela, les officiers membres de feu le POUP semblent l'avoir oublié.

Le coup d'état militaire est une réalité polonaise : il y en eut deux depuis 1918, celui du maréchal Pilsudski le 12 mai 1926 et celui du général Jaruzelski le 13 décembre 1981 ; le premier ayant eu pour motif la dégradation de la situation politique en Pologne, le second ayant justifié son geste par sa volonté d'éviter une invasion soviétique.

Or, dans le contexte actuel, les communistes gardent toutes leurs facultés de nuisance : l'actuel premier ministre de la Pologne n'est-il pas Waldemar Pawlak, patron du Parti paysan et ce, uniquement parce que Walesa refusa (et on le comprend) de nommer à ce poste le véritable vainqueur des législatives de septembre 1993, le communiste Aleksander Kwasniewski (20,7 % des voix, 173 sièges sur 460) ? Les quatre assassins du père Popielusko n'ont-ils pas tous été libérés (tiens ! on n'a pas entendu Klarsfeld ; un oubli, sans doute...). Une loi qui censurerait la presse n'a-t-elle pas été

soumise au vote (elle a été rejetée) ? Des anciens apparatchiks et autres collabos de Moscou ne sont-ils pas au gouvernement ?

Le seul contre-pouvoir est, à l'heure actuelle, le président Walesa, bien seul, comme la plupart de ses frères de lutte contre le communisme, à l'exception de Vaclav Havel qui fut le seul à épurer la République tchèque des sympathisants de l'ancien régime. Bien sûr, les communistes sont absolument incapables de redresser la Pologne, mais leur discours démagogique fonctionne encore. Cependant, l'ancien ministre des Privatizations, Anna Nietyksza-Natys, prévoit la déroute électorale de l'alliance paysanno-marxiste d'ici un ou deux ans... si les militaires ex-communistes polonais n'ont pas pris le contrôle du pays d'ici là. Certes, il n'y a plus de "milices ouvrières" comme autrefois mais l'armée polonaise représente un fort potentiel de combat. Nous verrons la décade prochaine les forces et faiblesses de l'armée polonaise et les éventuelles menaces externes pesant sur la Pologne... □



Le bloc note de B.E.H.

Résumons-nous : ayant pris la place d'A.D.G. (volé, dit celui-ci), le jeune B.E.H. (abréviation de Bernard-Evi Henry, le philosophe que tout le monde nous envie) semble faire l'unanimité sur son immodeste personne. Invité à nous faire connaître son sentiment à ce sujet, le vieux druide ligérien s'est contenté de grommeler dans sa moustache « qu'on verrait bien ce qu'on verrait à voir l'année prochaine », ce à quoi B.E.H. a rétorqué, impérial que « Noël en décembre, Fournier en janvier » ce qui nous a plongé dans une stupéfaite expectative. Nous laisserons donc ces deux intelligences (belles au demeurant) à leur choc, frontal quoique différé, en priant instamment nos lecteurs de ne pas prendre parti dans une querelle qui nous dépasse, eux et nous et où il y a davantage de coups à prendre qu'à boire.

A lors que l'horreur pointe ses doigts fauves sur la Bosnie où d'aucuns voudraient simplement voir une bagarre entre manouches et bougnoules, alors que la liberté de la presse et de l'instruction et de la démocratie est menacée par l'effroyable ménage Marsaud (Sophie et le Mime, deux qui n'ont rien à envier aux Ceausescu de pitoyable mémoire), alors que les Primaires assiègent dans leur citadelle le peuple animiste des Sages à quatre bras qui adorent N'Gol, alors que les Pourris-Delors redressent la tête tels une réaction hydresque, alors qu'Alain Sanders envisage d'écrire une suite au « Hussard blet » qui s'appellera « Blet-le-Rock », alors que Valéry Giscard d'Estaing publie

SIX MILLIONS DE FUITES



— Littératures
populaires
— Nouille
dans le manou
— Influence
d'Hercule
Malabar
— Grandeurs
et petites
consécutives.



un roman osé sans Joséphine, alors que Philippe de Villiers, saisi tout de go par ce prurit éditorial, sort son 763ème « S.A.S. » sous le titre inspiré de « les petits mouchards de Cholet », alors que le président Mitterrand n'en finit pas de défaire sous lui, alors que la majorité, elle, « a ses affaires » tandis que le Parti Socialiste repeint ses grilles en rose aux accents de « l'Internationale », alors que....

Mais brisons là, car l'énumération de tous les malheurs qui s'abattent sur les pauvres nous-autes, occuperait plus de pages qu'il n'y a de décades dans l'année et disons sereinement : alors qu'il y a une nouille dans le manou, il y avait des Justes.

Monsieur Halter qui, comme son nom l'indique, est un as de la gon-

flette, nous l'assure en sortant un film qui est au cinéma ce que le « Français, vous êtes formidables » de Pierre Bellemare fut à la radio dans les années où Bibi Fricotin, Rasibus Zouzou et (justement) Hercule Malabar faisaient l'opinion qui était plutôt Teppaz et cosy-corner.

Dans ce film, et on ne saurait trop l'en remercier, Hercule Halter prend tout continûment (je ne m'en lasse pas) la défense des six millions de Français qui assurèrent six millions de fuites à six millions d'Injustes (si j'ai bien compris le topo), assurant ainsi la survie de l'espèce et le relatif succès de l'impérialisme face à l'Intifada. Ce n'est pas rien et les ébahis indigènes, habitués à ce qu'on leur balance depuis cinquante ans mais plus particulièrement depuis dix, qu'ils appartiennent à une nation de nauséabonds délateurs, de putains à gros Teutons et de miliciens désaccordés, n'en reviennent pas d'une telle mansuétude. Et de s'interroger : qu'est-ce ça cache cette histoire de millions ?

A l'heure où nous mettons sous presse et alors que la ville bosniaque, dont le nom s'écrit comme Chirac mais se prononce comme peau de vache, est sur le point de tomber entre les mains des Serbes de Beketch (elle est vieille, celle-là, volée à ADG mais elle peut faire rire le professeur Occultis, alias Bernard Antony), nous n'en savons pas plus.

Et c'est pourquoi rien n'est petit ni grand, bien au contraire.

Note de la rédaction : *Au lisi d'une telle prose, nous nous demandons tout de même si nous avons bien gagné au change en acquérant à vil prix ce jeune homme...*

Dieu ou César

par Jacques Houbart

L'Evangile oublié

“**R**endez à Dieu ce qui est à Dieu, à César ce qui est à César”, c’est le partage christique, oublié non seulement par les ennemis de la révélation chrétienne, mais encore par les héritiers des apôtres et, d’une façon tout aussi scandaleuse, par les adeptes d’une philosophie antérieure au judéo-christianisme qui connaissait bien cette dialectique. Ce partage, que l’on voit opérer par exemple dans le “Sermon sur la montagne”, est constamment menacé à travers les civilisations humaines, non seulement au cours de l’histoire d’Israël, mais à l’occasion des conflits du Saint Empire. L’islam a très vite évolué vers la fusion entre le politique et le sacré. Dès le XVI^e siècle, le protestantisme, qui ne se réfère aux Ecritures que pour démolir l’autorité - aussi bien celle de l’Eglise que celle de César - et non pour sauvegarder le sens et le sacré, se moque tellement de son héritage spirituel qu’il adopte le mot d’ordre : “Cujus regio, hujus religio - Tel pays, telle religion”. Il décrète finalement le dogme anglo-saxon ou celui des républiques jacobines issues du schisme de 1789, la séparation de l’Eglise et de l’Etat, alors que le partage christique définit simplement deux domaines et ses polarités, dont les interactions permettent la vie du corps social. On a oublié que le partage christique n’est pas un découpage mécanique mais une volonté de régulation d’un ensemble vivant, *dialectique*, si l’on consent à reprendre ce terme majeur du spiritualisme hégélien, avili par la critique stupide de Marx (cf. notre ouvrage “Un Père dénaturé”, Julliard, 1964).

Alors que, dans le corps social, l’Esprit diffuse à la fois

dans les âmes, dans les travaux et les luttes de la pratique sociale, une grave régression traumatique affecte la société qui met au ghetto l’Esprit et ses clercs. Le partage christique est une division du travail anthropologique et non une espèce de lutte des classes entre clercs et guerriers épris de pouvoir. Pourtant dans les Etats post-luthériens et para-marxistes, l’Esprit est bel et bien mis au ghetto. Dans la Constitution américaine, il est stipulé que le Congrès ne fera aucune loi concernant la religion (“an establishment of religion”). Cette traduction donne, semble-t-il, satisfaction à la Haute Cour qui applique le texte à l’interdiction du soutien aux écoles paroissiales ou aux congrégations, ou à des lois concernant l’enseignement de l’évolution ou la lutte contre l’avortement. Actuellement, deux camps s’opposent : les “accommodationists” estiment que le gouvernement devrait au moins reconnaître l’importance du rôle de la religion, sans favoriser aucune confession. Les “separationists”, de l’autre bord, adhèrent farouchement à la métaphore de Thomas Jefferson qui se félicitait du fait que la Constitution ait “érigé un mur de séparation entre l’Eglise et l’Etat”. Le révérend James Dunn, dirigeant d’un comité pro-séparation de la Southern Baptist Convention, la plus importante Eglise protestante du pays (14,6 millions de membres) a déclaré récemment que “la proclamation de Dieu comme fétiche national dévaluait la vraie foi”. On voit que le gauchisme chrétien qui, chez nous, dévalue la mascotte évangélique ne quitte pas des yeux la ligne bleue de l’Atlantique, maintenant que l’Est rouge s’est effondré.

Cette mise au ghetto de l’Esprit n’est pas seulement responsable

du déclin des grands Etats de tradition judéo-chrétienne, elle obère totalement la compréhension de notre histoire contemporaine - dégénérescence de la valeur spirituelle du “travail”, triomphe de l’économisme ou du monétarisme, valorisation de la criminalité. Cette évolution rapide nous empêche de gérer l’Etat traditionnel, coupé des valeurs, et d’aider à la reconstruction des sociétés post-coloniales, pratiquement abandonnées sans foi ni loi, ou des résidus des vénérables empires disloqués par deux guerres mondiales. Des médecins avec ou sans frontières, des bombardements de sacs de riz, des Casques bleus sacrifiés, des ONG naïves ou manipulées par les profiteurs de l’anarchie ne peuvent sauver des peuples orphelins de l’Esprit, victimes de m’as-tu-vu, maquereaux de la souffrance.

En cette époque où l’on ne comprend plus rien aux rapports entre l’autorité spirituelle et les pouvoirs temporels, on traînerait dans la boue saint Vincent de Paul et l’on évoquerait ses relations avec les puissants de ce monde, comme le firent récemment des agents provocateurs du Channel 4 britannique, dans un documentaire sur mère Teresa baptisé “L’Ange de l’enfer”. On lui reproche ses contacts avec le milliardaire rouge Robert Maxwell, avec le tyran communiste albanais Enver Hojda ou l’ancien dictateur haïtien Jean-Claude Duvalier. Le cardinal Basil Hume, primat de l’Eglise catholique de Grande-Bretagne, a dû prendre sa défense, condamnant cette émission comme une caricature grotesque.

Il aurait pu demander à ses concitoyens de relire l’Evangile, une tâche des plus œcuméniques. □

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

En 130 ans, la France créa l'Algérie, l'unifia, lui offrit un Sahara qu'elle n'avait jamais possédé, draina ses marécages, bonifia ses terres et équipa le pays. Elle fit entrer dans la modernité des tribus jusque-là dissociées et qui n'avaient jamais eu conscience d'appartenir à un tout commun supérieur aux limites de leurs douars ou des terrains de transhumance de leurs troupeaux.

Quand, après les douloureux événements que l'on sait, le drapeau tricolore fut ramené et des centaines de milliers d'Européens lancés sur les routes de l'exode, l'Algérie algérienne était, de tous les anciens pays "coloniaux", celui qui avait le plus reçu de son ancienne métropole.

L'Algérie avait, en effet, coûté très cher à la France qui y subventionna des productions qu'elle achetait fréquemment au-dessus des cours mondiaux. Dans le cas présent, ce n'est pas d'un prétendu "pillage colonial" qu'il nous faut parler, mais de la ruine de la métropole qui ne cessa à aucun moment de tenter de combler le "tonneau des Danaïdes" d'outre-Méditerranée.

La désinformation marxisto-tiers-mondiste a tellement faussé la réalité de l'histoire de l'Algérie française qu'il importe, une fois encore, de nous effacer devant les chiffres bruts et de ne jamais perdre de vue que tout ce qui a été créé en Algérie le fut durant la parenthèse française, que toutes les sources d'énergie découvertes et mises en valeur au Sahara le furent durant la même période.

Au bout de 132 années de présence, la France laissait en héritage à l'Algérie :

- 70 000 km de routes, 4 300 km de voies ferrées, 4 ports équipés aux normes internationales, une douzaine d'aérodromes principaux, des centaines d'ouvrages d'art (ponts, tunnels, viaducs, etc.) ;

ALGÉRIE : L'HÉRITAGE ÉTAIT TROP BEAU

- des milliers de bâtiments administratifs, de casernes, de bâtiments officiels qui étaient propriété de l'Etat français ;

- 31 centrales hydro-électriques ou thermiques ;

- une agriculture non seulement autosuffisante, mais encore largement exportatrice ;

- des milliers d'écoles, d'instituts de formation, de lycées, d'universités, d'hôpitaux, de maternités, de dispensaires, de centres de santé, etc.

Cette comptabilité permet de faire un éloquent bilan. Il tient en peu de mots : l'Algérie a dilapidé son héritage et elle en subit les conséquences. Quelques chiffres permettront de mesurer le recul de ce pays que les progressistes présentaient comme le futur phare du tiers-mondisme socialisant :

- le pays est contraint d'importer entre 30 et 60 % de ses besoins en céréales. En 1961, l'Algérie exportait 600 000 quintaux de grain et 700 000 de semoule ; aujourd'hui, la moyenne des importations se situe entre 5 et 30 millions de quintaux par an ;

- le pays n'exporte plus

d'oranges, alors qu'avant 1962 les exportations étaient de 200 000 tonnes ;

- l'Algérie n'exporte plus de tomates, de carottes, d'oignons, de naricots verts, de melons, de courgettes etc. Or, toutes ces productions faisaient la richesse des maraîchers européens. Avant 1962, les primeurs algériens débarquaient à Marseille par bateaux entiers. Sans parler des dattes ou des légumes secs ;

- avant 1962, l'Algérie exportait environ 120 000 quintaux de figes sèches, 100 000 hectolitres d'huile d'olive et 50 000 quintaux d'olives. Aujourd'hui, la production locale ne suffit même plus à alimenter le marché local ;

- quand elle était encore française, l'Algérie exportait entre 500 000 et un million de quintaux de pommes de terre nouvelles. Aujourd'hui, il s'agit d'un souvenir...

L'Algérie algérienne a tellement dilapidé son héritage "colonial" qu'elle doit consacrer le quart de ses recettes en hydrocarbures — ses seules recettes — à l'importation de produits alimentaires de base dont elle était exportatrice avant 1962.

Que s'est-il donc passé ? Le désert du Sahara ne s'est tout de même pas avancé jusqu'à la Mitidja... Et le Maroc, son voisin nord-africain, a connu une évolution inverse de celle de l'Algérie.

La faillite algérienne tient en trois réalités :

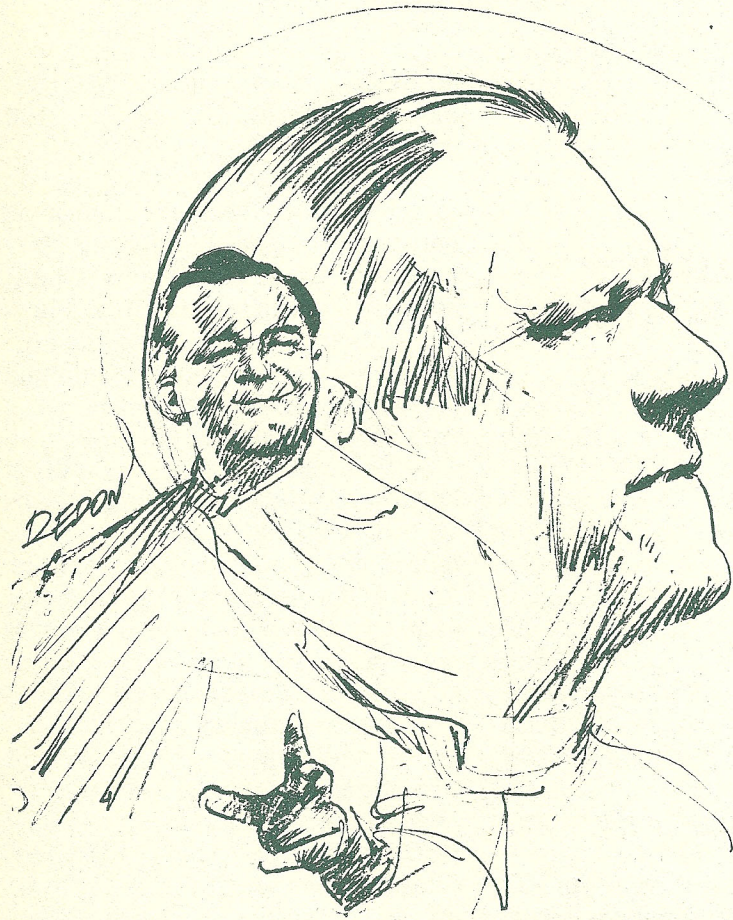
1 - un dogmatisme doctrinal qui, en ayant privilégié les industries "industrialisantes", a ruiné l'agriculture ;

2 - un suicide démographique (10 millions d'habitants en 1961, probablement 30 millions aujourd'hui) ;

3 - une corruption généralisée.

Les partisans métropolitains de l'Algérie algérienne ont commis une bien mauvaise action en portant les valises du FLN.

Trésors de France



« Célestes voix... voies du Seigneur »

Immarcescibles, immuablement français et pourtant enviés par le monde entier, ils poursuivent, sans faillir, leur chemin tracé pour toujours par Monseigneur Fernand Maillet. Ce sont les Petits Chanteurs à la Croix de Bois. Cette manécanterie, qui fait d'un enfant un séraphin, continue à enchanter croyants et incroyants, jeunes et anciens.

A l'été 1906, deux étudiants en vacances à l'abbaye de Tamié en Savoie, rêvent à la création d'une maîtrise

d'enfants qui irait de ville en ville témoigner de l'authenticité bien vivante de la musique religieuse. Et ce, en accord avec le Motu proprio de saint Pie X invitant à prier sur de la beauté. Le 10 janvier 1907, ils réussissent à organiser une première répétition ; au mois d'octobre, à se produire avec succès en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. D'abord appréciés à Paris, ils sont très vite l'objet d'enthousiasme à travers tout le pays puis au-delà des frontières.

**

La manécanterie devait (et pourquoi y aurait-elle échappé ?) payer aussi son tribut à la guerre de 1914-18, ce meurtre de la France... Ses rangs furent décimés... Mais, après la tourmente, la foi renaît, vivace et déterminée.

**

1896 ne présente pas un intérêt particulier. On entre dans la prétendue "Belle Epoque". Certains vont la vivre, d'autres la subir... Pourtant, le 20 août de cette année, une dame Maillet donnait la vie à un garçon qui, adolescent, se destinerait à la prêtrise. Quinze jours après sa naissance, il était baptisé en l'église Saint-Ambroise sous le prénom de Fernand. En 1924, jeune prêtre à Saint-Jean-Baptiste de Belleville, l'abbé Maillet se voit confier la direction de la manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois. C'est le vrai départ d'un parcours exceptionnel.

Jusqu'alors, les "Petits chanteurs" se consacraient uniquement au grégorien et à la musique polyphonique des XVe et XVIe siècles, avec, par exemple, Jehan Mouton, Palestrina, Victoria, Josquin des Prés, Roland de Lassus. L'abbé Maillet ajoute à ce répertoire classique des auteurs contemporains dont certains composeront spécialement pour la manécanterie, tels Francis Poulenc, Darius Milhaud, puis Arthur Honegger et Flo-

rent Schmitt.

Audacieusement, il dote ses chanteurs d'un répertoire de chansons populaires françaises et étrangères. Il y ajoute des œuvres de Vincent d'Indy, Claude Debussy, Maurice Ravel, Jacques Ibert, Claude Delvincourt, touchant ainsi de nouveaux publics.

L'abbé Maillet conduit sa manécanterie hors frontières. Dans les pays voisins pour débiter et, dès 1931, audacieusement en Amérique du Nord. Le mouvement est donné. C'est le triomphe. Depuis, les Petits Chanteurs ne cesseront de sillonner le monde. Aujourd'hui, une centaine de pays visités et plusieurs tours du monde sont à leur actif.

Comme pour tous, le conflit de 39-45 est, pour les Petits Chanteurs, une période de sommeil, avec des souffrances et même des morts... La paix heureusement revenue, l'abbé Maillet a l'idée lumineuse de fédérer tous les groupes qui ont copié son école de chant et c'est ainsi que naît la "Fédération internationale des Petits Chanteurs" (ou "Pueri Cantores"). Les adhésions arrivent de toute la planète. En 1949, trois mille jeunes gens, venus de quinze pays, se retrouvent à Rome. S.S. Pie XII célèbre pour eux spécialement une messe en la basilique Saint-Pierre. Deux ans après, un congrès a lieu dans les



Les petits chanteurs à la croix de bois

mêmes conditions. C'est alors que le Saint Siège reconnaît officiellement la Fédération internationale des Petits Chanteurs et nomme son président, l'abbé Fernand Maillet, prélat de Sa Sainteté. Ainsi entre-t-il dans la légende sous le nom de Monseigneur Maillet.

Vedette internationale, envinée et admirée, la manécanterie poursuit son chemin triomphal : 1953, congrès de Cologne ; 1954, Rome ; 1956, Paris ; 1958, Lourdes ; 1963, Rome ; etc. Le pape Jean XXIII dit des Chanteurs à la Croix de Bois : "Ce sont mes petits missionnaires de la Paix".

Le 20 février 1963, à 67 ans, Monseigneur Maillet rend son âme à Dieu. Depuis, pour chaque anniversaire de ce départ, une messe chantée est célébrée en l'église Saint-Ambroise à Paris. Les anciens et les jeunes chanteurs se retrouvent aussi au cimetière de Belleville sur la tombe de celui qui les a fait connaître au monde entier et dont bien des stars de l'actuel "show-biz" envient la popularité sans tache. Parmi les grands moments, ces dernières années, pour les Petits Chanteurs, citons : la clôture du concile Vatican II, leur récital avec les Chœurs de l'Armée rouge, leur prestation sur la grande Muraille de Chine !

Monseigneur Maillet, ce père de 200 000 gosses,



aimait à rappeler que "les enfants mettent autant de bonne volonté pour faire ce qui leur plaît que de mauvaise volonté pour ne pas faire ce qui ne leur plaît pas".

Voici ce qu'écrivait pour le trentième anniversaire de sa mort R. Reboud, résumant l'œuvre et répondant aux rares critiques : "... On peut discuter quelques-unes de ses interprétations, le choix de certaines pièces de son répertoire, la difficulté qu'il eut toujours, malgré son désir, à se mettre pleinement au chant grégorien. Il y a dans chaque société une logique interne qui la pousse dans un sens et

pas dans un autre. Monseigneur Maillet, comme les arbres de la Genèse, ne pouvait donner des fruits que selon son espèce. Ses fruits les meilleurs ? Avoir donné à des milliers d'enfants une voix pour louer le Seigneur et réjouir les hommes ; et avoir présenté l'Eglise à un monde triste et anxieux sous le visage merveilleux d'un enfant heureux".

C'est son second, l'abbé Delsine, qui succède à Mgr Maillet. Il poursuivra l'œuvre jusqu'à sa mort, en 1978, avec une forte détermination. Depuis seize ans, ce sont des laïcs qui se sont suivis à la direction du chœur, Rodolphe Pierrepont en étant l'actuel.

**

Les "voix" du Seigneur ne sont pas impénétrables... A Glaignes, environ 100 enfants vivent et étudient selon les programmes officiels du CM1 à la 4e. La formation musicale et vocale est assurée par cinq professeurs et comprend l'enseignement de la polyphonie, le solfège et des cours de chant individuels et collectifs. Les enfants ne voyagent qu'après environ deux ans de préparation. Des professeurs les suivent durant les tournées et leur dis-

pensent les cours selon une formule de mi-temps qui exige des élèves une certaine discipline. La vie de Petit Chanteur se termine à l'âge de la mue. Il poursuit alors ses études dans une école de son choix. Ces départs, toujours empreints de nostalgie, sont compensés par la richesse d'une expérience exceptionnelle et inoubliable. Pour conclure, citons Darius Milhaud : "La manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois est un miracle de la foi, de la ténacité, de l'enthousiasme et du talent !" Si des vocations se font jour, l'ange tutélaire du "Libre Journal", Françoise Varlet, se fera une joie de vous renseigner. Monseigneur Maillet, qui l'a baptisée, était un ami de sa famille ; ses trois frères étaient Petits Chanteurs, et aujourd'hui son petit-fils Charles perpétue avec bonheur la tradition.

Jean-Paul Chayrigès
de Olmetta

- Villes de concerts de la prochaine tournée : Amiens, Lille, Metz, Paris (surveillez les affiches dans vos églises ou vos salles municipales !).

- Les Petits Chanteurs sont toujours reçus "chez l'habitant" ; vous pourrez donc en accueillir un ou plusieurs chez vous s'ils passent dans votre ville !

Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois (Résidence Mgr. Maillet, Glaignes, 60800 Crépy-en-Valois).



Les Provinciales

par Anne Bernet



La comtesse de Ségur ou l'école de la vie

Automne 1812 : Moscou brûle. Pour l'envahisseur français, c'est le commencement de la fin. Certes, la ville était en bois et, livrée à sa plèbe en même temps qu'à la soldatesque ennemie, elle ne pouvait guère connaître un autre sort... Pourtant, aux yeux de la postérité, cette catastrophe relèvera moins d'une fatalité inéluctable que de la volonté à la fois terrible et glorieuse

d'un seul homme : son gouverneur, Fédor Rostopchine.

A l'heure où les braiseurs s'allument au Kremlin, le comte Rostopchine, patriote jusqu'au bout, livre aux flammes sa propriété familiale de Voronovo ; il ne veut pas perdre moins dans l'affaire que ses compatriotes moscovites.

Ce double incendie, qui projette ses lueurs sur l'horizon tandis que le canon gronde au loin et

que les civils fuient l'invasion, va soustraire, sans peut-être qu'elle en soit encore consciente, une enfant de treize ans aux certitudes rassurantes de sa vie tranquille et privilégiée. Désormais, Sophie Feodorovna Rostopchine sait que personne en ce monde n'est à l'abri de la tragédie et du malheur. En dépit des apparences, et lors même qu'elle pourra passer aux yeux d'autrui pour une privilégiée, Sophie ne vivra plus dans une fallacieuse tranquillité, dans une sécurité qui n'existe pas. Pour en avoir fait l'expérience, et pour l'avoir ensuite vérifiée à satiété, celle qui, par son mariage, en 1819, est devenue la comtesse Eugène de Ségur, ne jugera pas honnête de dissimuler aux enfants les réalités de l'existence. Depuis, les disciples de Freud se sont épouvantés à lire ses romans. Combien de générations innocentes Sophie Rostopchine aura-t-elle traumatisées avec ses cascades de drames, de morts, d'accidents ? A cette question, on serait tenté de répondre : aucune ! Tant il est vrai que ces atrocités sont précisément ce que les jeunes lecteurs préfèrent dans les livres... L'enfant et l'adolescent se sentent rarement concernés par la tragédie et la mort : elles les passionnent mais ne les menacent pas. Il faut se découvrir soi-même mortel pour s'effaroucher. C'est en cela que les livres de la

comtesse de Ségur ne sont pas interdits aux adultes. Ils y trouveront autre chose que ce qu'ils y découvriraient en leurs vertes années.

Il faudra que la comtesse de Ségur soit devenue grand-mère pour que, sur le conseil de son ami Eugène Sue, elle se décide à prendre la plume et à écrire. C'est-à-dire qu'elle aura engrangé, jeune femme et jeune mère, suffisamment d'expérience et qu'elle saura peindre le monde qui l'entoure tout en le transformant. N'est-ce pas là une vertu essentielle chez un romancier ?

Sophie, en vérité, n'aura pas été très heureuse. Son aimable époux français — converties au catholicisme, à l'exemple de leur mère, les demoiselles Rostopchine étaient mal parties pour trouver preneurs en sainte Russie... — se révélera, à l'usage, léger, infidèle et sans grandes qualités. Il occupera Sophie à sa façon, en lui faisant huit enfants à la suite. Quand la naissance de la dernière, Olga, aura manqué tuer la jeune femme, Ségur sera trop content de l'oublier dans la propriété des Nouettes, en Normandie, somptueux cadeau de mariage offert par Rostopchine. Pendant treize ans, la comtesse, la santé détruite, ne pourra pratiquement pas quitter sa chambre. Malade, abandonnée, elle ressasera les tromperies d'Eugène. La prière la sauvera. Heureusement car



Sophie, d'abord éprouvée dans sa vie conjugale et dans son corps, le sera bientôt à travers ses enfants puis ses petits-enfants, ce qui, pour une mère, est infiniment plus cruel.

Ce sera d'abord la cécité qui frappe son fils, Gaston, le futur Monseigneur de Ségur, encore plein de jeunesse. Puis la tuberculose qui enlèvera, à trente ans, sa fille Sabine, usée par la vie religieuse et une flamme mystique qui la consumera plus encore que la phtisie. Suivra, quelques années plus tard, le mariage désastreux de sa petite-fille préférée, Camille. Unie, stupidement, à un aventurier au titre de noblesse aussi ronflant que faux, abandonnée, Camille mourra en couches, à vingt ans. Destinées humainement incompréhensibles, et même injustes... Contre lesquelles Sophie ne se révoltera pas, devenue trop profondément chrétienne pour ne pas se soumettre à la volonté divine : Dieu a donné ; Dieu a repris...

C'est dans cette optique qu'il convient de lire l'œuvre ; telle est d'ailleurs la raison pour laquelle elle insupporte aujourd'hui des exégètes ouvertement hostiles à la foi catholique.

Tout n'est pas rose, tout n'est pas idyllique dans l'univers de la comtesse de Ségur, parce que rien n'est rose sur cette terre. Somme toute, si réaliste soit-elle, Sophie édulcore. Il y a chez elle des dénouements heureux que vous rencontrez rarement en ce bas monde.

Elle a commencé en écrivant « *Les Nouveaux Contes de fées* », façon de proclamer un certain optimiste. Parce qu'elle a désobéi, la petite Blondine a perdu Bonne-Biche et Beau-Minon, une reine et son fils métamorphosés en animaux et qui l'avaient entourée de leur amour. Mais, précisément parce que cet amour était réciproque, Blondine acceptera une épreuve en apparence impossible, qui sauvera ses protecteurs. Ayant recouvré leur forme humaine, ils pourront retrouver l'enfant devenue jeune fille. Elle épousera Beau-Minon, alias le prince Parfait. Les maîtres-mots de l'histoire ? Pénitence, expiation, aboutissant à la rédemption non seulement de la coupable mais de ses proches. Est-ce autre chose que le dogme de la communion des saints ? Une même démarche sauvera Ourson, avatar de la Bête de Mme d'Aulnoy, qui se révélera, débarrassé de son encombrante fourrure, un véritable prince charmant.

Des rédemptions, chez Mme de Ségur, il en est de toutes sortes. « *Après la pluie le beau temps* » n'est pas le plus célèbre de ses romans, s'il est l'un des meilleurs.

Orpheline, Geneviève Dormère a été confiée à son oncle, lequel, homme d'une coupable faiblesse qu'aveugle l'amour paternel, ne jure que par son fils Georges, un adolescent détestable et sournois. Georges fait de sa petite cousine une martyre. Seul protecteur de cette victime abandonnée, semble-t-il, de Dieu et du

monde, un serviteur noir, Ramoramor. Les années passent. Geneviève a été enfin soustraite à cette vie infernale. C'est alors que reparait Georges, devenu adulte et qui veut épouser sa cousine, ou plutôt sa dot. Mariage affreux auquel la jeune fille échappe grâce à son autre cousin, Jacques de Belmont, qui a le bon goût de lui avouer sa flamme au moment opportun. Le méchant Georges mourra misérablement en tentant de rétablir sa fortune en Amérique latine. Misérablement mais chrétiennement ! Ce rachat est-il l'œuvre de Jacques qui, au lendemain de ses noces, s'est arraché des bras de Geneviève pour s'engager dans les zouaves pontificaux et qui a failli périr en Italie ?

La substitution dans le sacrifice est une idée chère à la comtesse. Ramoramor, dévoué jusqu'au bout, meurt pour sauver le mari de Geneviève, qu'il a élevée. Pareillement, Babylas Thibaut, plus connu sous son méchant surnom de Gribouille, transfigure sa pauvre vie de simple d'esprit en se jetant entre l'arme d'un assassin et le brigadier Bourget, amoureux de sa sœur, la pieuse et laborieuse Caroline. En perdant son frère infirme qui a tant pesé sur ses épaules d'orpheline méritante, Caroline gagne un jeune, beau et héroïque mari...

En se corrigeant peu à peu, sous l'excellente influence de la comtesse de Fleurville, Sophie de Réan n'est-elle pas à l'origine du rachat de l'affreuse Mme Fichini, sa

marâtre ? Le pardon de Sophie, effaçant le calvaire enduré jadis et la fin du comte de Réan, mort de chagrin de s'être mésallié, permet à la pauvre femme de mourir apaisée et réconciliée avec Dieu. La comtesse de Ségur aura la décence de faire disparaître au berceau la malheureuse petite fille née du remariage de la Fichini avec un bagnard... Sophie, qui ne mesure pas sa chance d'échapper à ce peu glorieux héritage, regrette de n'avoir pas à élever l'enfant. Les Fleurville et les Rosbourg, plus avisés, lui remettent les idées en place.

Si infinie soit-elle, la miséricorde divine, selon Mme de Ségur, ne se fourvoie pas n'importe où. Elle va de soi dans l'aristocratie où l'on ne saurait mourir qu'en bons catholiques ; et dans la paysannerie exemplaire. Elle ne s'égare pas parmi les faux nobles et les nouveaux riches ! Quand les Tourne-Boule, qui ont écrasé les Fleurville et les Rosbourg de leur fortune tape-à-l'œil, se retrouvent ruinés par leurs excès, personne ne les secourt, au contraire !

Leur fille, Yolande, devient actrice, ce qui, dans l'esprit de la comtesse, est aussi affreux que se prostituer. La preuve, c'est que Yolande Tourne-Boule meurt à l'hospice, comme une malheureuse ramassée sur le trottoir. Quant aux Futé de Castelsot, qui ont dépouillé autrefois leur maître, le duc de la Follote, ils finiront scalpés au Texas...

Traumatisante, la comtesse de Ségur ? Croyez-vous ?

Vidéo enfants

« OUI-OUI AU PAYS DES JOUETS »

Le personnage créé par Enid Blyton a fait et fait d'ailleurs toujours le bonheur des lecteurs de la Bibliothèque rose. Ce petit bonhomme au chapeau de lutin figure désormais dans les vidéothèques pour le plus grand bonheur des petits de un à cinq ans. Cette cassette est composée de cinq épisodes de dix minutes chacun. Un excellent cadeau.

(Distribution : Polygram Vidéo.)

« BONNE NUIT LES PETITS », « BONNE FETE NOUNOURS »

Tous ceux qui avaient entre 4 et 10 ans dans les années soixante connaissent Nounours, le marchand de sable, Nicolas et Pimprenelle. Tous ces personnages qui apparaissaient pour notre plus grand bonheur sur la chaîne unique de télévision, chaque soir à 19 h 25, reviennent par le biais de la vidéo. Les parents revivront leur enfance et leur progéniture s'endormira après le fameux "Bonne nuit les petits, à demain".

(Distribution : Polygram Vidéo.)

« LES PIERRAFEU »

Il y a une trentaine d'années, la société Hanna Barbera imagina un dessin animé consacré à des hommes préhistoriques. Loin de vivre à l'âge de pierre, ces nouveaux héros "détournaient" les objets de leur époque pour vivre comme un homo sapiens moderne. Ce dessin animé a eu tellement de succès que les personnages ont été repris dernièrement par de vrais comédiens. Mais les nostalgiques de la série TV pourront retrouver leurs héros grâce à Dino le snorkosaure.

(Distribution : Film Office.)

« FIDELE LASSIE »

Les deux chiens les plus célèbres du cinéma sont certainement Rintintin et Lassie. Le fameux colley a commencé sa carrière en 1943 dans cet épisode. Les amateurs pourront également se procurer "Le Courage de Lassie", tourné avec Elisabeth Taylor adolescente.

(Distribution : Warner Home Vidéo.)

« Newman »

C'est à lire

par
Marie-Claire Monchaux

« Petite histoire de France » par Jacques Bainville

Des origines à 1920, c'est le texte de Bainville ; de 1920 à nos jours, Valmonde a demandé à Jean Tulard de compléter cet incontournable livre d'histoire qu'on ne voyait plus que sur les stands des bouquinistes. Catholique et patriote, Bainville a donné là une solide et parfaite ossature pour connaître les grands traits de notre aventure depuis Vercingétorix, dans un style remarquablement accessible à des cours élémentaires et cours moyens qui manquent trop souvent de repères aujourd'hui ! Enseigner l'Histoire "thématique" est une hérésie. C'est de chronologie que l'enfant a d'abord besoin pour s'y retrouver.

On trouvera ici toutes nos chères images d'Epinal, Saint Louis, le bon Henri IV, etc., avec une intelligente présentation datée en marge extrêmement lisible (gros caractères). Un récapitulatif en annexe à la fin.

La courte intervention de Jean Tulard dépasse parfois le vocabulaire lumineux de Bainville.

Les dessins sont clairs (mais pourquoi n'avoir pas gardé les belles planches de Job ? Je suis une inconditionnelle du grand Job !).

Pour tous enfants, parents, enseignants soucieux de jalonner l'histoire de notre pays.

- Valmonde, 140 F.

« La Poupée de Bécassine »

Un livre "tout doux" en tissu bourré à déplier en accordéon. Très bien fait, léger et rigide à la fois. Où est passée la poupée de Bécassine ? Dans le bureau ? Sous la table ? En fait, une vraie petite poupée miniatu-



re de Bécassine, toute en tissu bourré, elle aussi, se cache dans le coffre. Adorable ! Avec un texte élémentaire.

- Gautier-Languereau, 62 F.
(Pour les 2/3 ans et jusqu'à 5 ans.)

« Le Lac des cygnes » de Margot Fonteyn, illustrations

Irina Shart-Hyman

Une beauté ! Jamais raconté aux enfants jusqu'ici, le thème du célèbre ballet. Le pur conte féérique, avec sa princesse-cygne frêle comme un elfe, son prince Siegfried sorti d'une légende des romantiques allemands.

Tout respire le mystère et le triomphe de l'amour des ballades éternelles.

- Ed. Françoise Deflandre, 80 F.
(Pour les 7 à 10 ans.)



« Dinodor »

par Marcus Pfister

Un délicieux bébé dinosaure dont l'œuf étincelle de mille feux dans son nid préhistorique, grâce à un procédé d'impression astucieux. Une fois né, l'enfant dinosaure présentera une crête irisée, de tous les tons d'arc-en-ciel qui scintillent à chaque page. Très "Noël", ce livre fera un effet enchanteur au pied de l'arbre.

- Editions Nord-Sud.

(Pour les 3 à 7/8 ans.)

« Le Noël des Trolls »

de Jan Brett

Qui chipe tous les cadeaux de Noël préparés par la petite Elsa dans sa maison de bois belle comme une isba de rêve ? Deux mauvais sujets de petits trolls ! Mais tout finit bien dans un enchantement de neige, de sapin, de couleurs vives et fraîches, un grand moment de très belles images. Magie pur sucre !

- Deux Coqs d'or

(Pour les 4/8 ans.)

« Mon arbre »

de Gerda Müller

Une somptueuse découverte des quatre saisons sous le pinceau de l'une des reines de l'illustration pour enfants, autour d'un magnifique chêne. Documentaire de prestige, bourré d'oiseaux, d'insectes, de bêtes, de fleurs et de fruits.

- Gallimard. En format géant 148 F ; en format folio-benjamin 30 F.

(Pour les 5 à 9 ans.)

« La Maison au bout du chemin »

(Histoire d'une maison de poupée)

Cette sorte de bel album-trésor du cœur que les petites filles emportent dans leur lit ! Lili la poupée de bois cherche en vain une maison qui peut l'accueillir. Quand elle trouvera le pavillon de ses rêves,

laissera-t-elle dehors le lapin égaré ? Non, bien sûr. Pour craquer de tendresse.

- Texte et illustrations de Elaine Mills/Gründ, 59 F.

« Jimmy-Racine au cœur de la forêt »

Même orientation que "mon arbre" : une initiation aux richesses de la nature, mais si différente ! Ici, Jimmy-Racine est un petit personnage de conte de fée, vêtu de feuilles mortes et coiffé d'une campanule.

On le suit dans la forêt parmi un anthropomorphisme de charme. Un de mes "coups de cœur". Car tonné.

- Gründ, 39,50 F.

(Pour les 4-5/9 ans.)

« Lili et l'ours »

de Raymond Briggs

Un Raymond Briggs est une garantie d'humour et de grâce. Ici, dans un très grand album,

Lili rêve qu'un superbe ours des neiges vient la trouver dans sa maison. Il est bien sûr difficile de dissimuler un pareil hôte ! Un livre de Briggs ne se raconte pas, mais comme il se déguste !

- Grasset, 110 F.

(Pour les 5 à 9 ans.)

La réédition des "Trilby" :

« *Le Capitaine*

Gribouillard », « *Le Grand Monsieur Poucet* », « *D'un palais rose à une*

mansarde », « *En avant* »

Avec les pures illustrations de Manon Lessel, ces romans sont de grands classiques des 7/12 ans, depuis 1937 où ils commencèrent à paraître et à faire le bonheur des petits lecteurs.

Leur actualité n'a pas cessé, parce que les sentiments de la famille,

du travail, de la propreté, de l'idéal n'ont pas disparu de la planète ! Le talent de Trilby en fait un grand écrivain pour l'enfance (ce n'est pas elle qui mettrait dans la bouche d'une fillette la phrase suivante : "Papa fronce le sourcil.

Quand il fait cette tête-là on dirait un crapaud. Depuis que maman est partie avec un autre mec, ça lui arrive souvent", p. 7 de "L'Ecole qui n'existait pas", par Ondule, Nathan, pour 8/12 ans, coll. Pleine Lune).

Je sais que beaucoup de parents guettent la réapparition de tous ces merveilleux titres ! Les voici.

- Ed. Triomphe, 7 rue Bayen, 75017 Paris (40 54 06 91)

59 F pièce, ou 225 F les 4 + 28 F de port

(Pour les 7/12 ans.)

« King-Kong »

par Anthony Browne, d'après Wallace

et Cooper

C'est superbe. Les dessins d'Anthony Browne remplissent de leur perfection hyperréaliste les pages de ce très fort moment de notre "saga" contemporaine. L'héroïne si fraîche et innocente sera sauvée à la fin et connaîtra le bonheur avec Jack en haut de l'Empire State Building. Mais toute la détresse animale d'une bête de légende se lit dans les yeux du terrifiant King-Kong.

Ah oui, superbe !

Ed. Kaléidoscope, 19 F.

(Pour les 10/14 ans... et au-delà.)

« Ciel de nuit »

(avec une carte mobile du ciel)

de Robin Kerrod

Si vous avez, comme moi, un petit-fils qui n'aime que l'astronomie, vous lui offrirez ce grand livre fourmillant de documents, de photos et d'un texte à la portée des jeunes... et des autres (Edit. Nathan, 240 F), ainsi que « L'Atlas de la lune » (chez Gründ, 55 F). Tous deux ouvrages de référence.



Balades en Ile-de-France

par Olmetta

HISTOIRE ET GOURMANDISE EN SEINE-ET-MARNE

Ce château inspira les aménagements de Versailles, suscita la jalouse colère du jeune roi Louis XIV et provoqua la chute de son propriétaire, Nicolas Fouquet, surintendant des finances du roi-soleil.

Vaux-le-Vicomte, chef-d'œuvre du XVII^e siècle, offre une magnificence de construction due à Le Vau, de décoration signée Mignard et Le Brun et de jardins dessinés par Le Nôtre.

Si le roi s'en inspira pour sa future demeure, il chargea Charles de Batz, comte d'Artagnan, d'emprisonner à vie le porteur de la devise "Quo non ascendet" flanquée d'un écureuil. Il s'éteindra à Pignerol en 1680, à l'âge de 65 ans, et la charge de surintendant avec lui. Quant au mousquetaire du roi, il avait rendez-vous avec la mort au siège de Maastricht en 1673... mais ceci est une autre histoire !

— La visite en détails :

Outre l'intérieur du château : chambres du roi, de La Fontaine, du surintendant ; les cabinets Louis XV et Louis XVI ; les galeries Villars et Sommier ; le salon des Muses, celui d'Hercule ; la bibliothèque ; les sous-sols ; etc., vous pourrez flâner :

- * au musée des équipages, qui réunit, dans les écuries, voitures de ville, de sport et de voyage, présentées avec mannequins de chevaux, cochers et passagers ;

- * aux jeux d'eaux qui foisonnent en cascades, animant joyeusement les jardins à la française ;

- * à "L'Ecureuil", gril-caféteria aménagée dans les granges du XVII^e siècle ;

- * à la boutique, qui propose ouvrages historiques, souvenirs, cartes-postales, faïences, confiseries, etc.

Enfin, vivez les fameuses soirées aux chandelles : le château et ses dépendances, éclairés par plus de mille bougies, retrouvent une illumination de fête comme durant la nuit du 17 août 1661 lors de la visite de Louis XIV qui fut fatale au prédécesseur de l'actuel propriétaire, le comte Patrice de Vogüé, animé de la farouche volonté de maintenir le domaine en l'état.

Hypothèse de travail : le soleil n'est pas au rendez-vous pour profiter de la campagne après la visite du château. Ce n'est pas grave... Le feu crépite continuellement dans l'âtre de "La Mare au diable", élégant manoir du XV^e siècle caché au fond des 17 hectares d'un parc riche en essences variées. C'est là qu'en 1822 George Sand rencontra celui qui allait lui donner son nom et la créer baronne Casimir Dudevant, très vite devenu du Devant... Le lieu a un parfum d'antan et dégage un réel romantisme.

Comble de joie, la cuisine est des plus classiques et des meilleures. Michel Grémillon, le maître d'hôtel, est un champion des flambages en salle. Il "pratique" aussi la véritable grillade au feu de bois. Sachez, toutefois, que les prix résistent vaillamment à la flambée... Idéal pour un tête-à-tête !

Renseignements sur l'ensemble (attention : les activités de Vaux-le-Vicomte ne sont pas proposées toute l'année) : 64 14 41 90.

EN PAYS DE BRAY

C'est à une promenade dans le temps que je vous invite maintenant... Entrez dans une carte postale vivante à 75 km de Paris. Visitez la plus petite ville de France (officiellement) et l'une des plus belles : **Gerberoy**. Comme la cerise sur le gâteau, elle est délicatement posée

sur une éminence du pays de Bray.

Cette charmante localité, dont le nom signifie "moisson royale", vit sur le rythme du Moyen Age. Ici, aucune blessure visible du modernisme (les lignes téléphoniques ont été enterrées en 1978). Pas de syndicat d'initiative, pas d'école... En revanche, ces lieux ludiques disposent d'un préposé aux... roses !

Les façades des quelque soixante maisons à colombages traditionnelles ne présentent que des fleurs profusément et harmonieusement disposées. Aujourd'hui encore, comme depuis des siècles, le silence n'est dérangé que par le battement des sabots de chevaux.

Vous aimerez la visite de la collégiale, reconstruite vers 1468 après un incendie ; les ruines de l'ancienne forteresse ; les remparts et la halle datant de 1750.

Franchissez les 25 km qui vous séparent de Beauvais où vous découvrirez la plus élevée des églises gothiques et rendez-vous au musée départemental de l'Oise foisonnant de peintures et objets des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.

Gourmands ou non, vous ne quitterez pas Beauvais sans vous rendre chez "Le Four à bois" pour y déguster et emporter les plus fabuleux pains au chocolat qui soient. Dorés, moelleux, totalement au beurre, ils ont un goût d'enfance. Vous pourrez repartir avec, aussi, un choix important de pains à l'ancienne cuits traditionnellement dans un four à bois. Une sortie automnale savoureuse.

- "Le Four à bois" : 34 rue Gambetta, Beauvais.

P.S. : Utilisateurs du Minitel, découvrez le premier journal interactif, réactualisé hebdomadairement, qui vous donnera une foule d'idées pour rendre vos fins de semaines attrayantes, en tapant : "36 15 Bon week-end".



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

Cinéma

« The Lion King » (Le roi lion) de Roger Allers et Rob Minkoff

Surprenante Amérique, capable du meilleur et du pire. Voici le meilleur ! Les studios Walt Disney nous envoient leur dernière production qui, exceptionnellement, n'est pas l'adaptation d'un roman ou d'un conte de fées.

Courez voir ce film, emmenez les enfants, grands et petits. Ils apprendront ce qu'est le doute, le courage, l'autorité, la tendresse. Sans difficulté, ils sauront, grâce à cette sublime (oui, sublime) pellicule venue de



chez les apologistes de la crétinerie, ce qu'est la fonction de roi, la hauteur de sa mission, les devoirs de ses sujets.

Vous voulez des symboles... En voici ! Les Américains découvrent les vertus du droit divin et qu'il existe des êtres meilleurs que d'autres. Fou, non ?

Ce génial dessin animé, sobre dans le graphisme, narre les aventures héroïques d'un lionceau, persuadé d'être responsable de la mort de son père le roi-lion. Il fuit son destin en s'enfonçant dans la jungle...

Un jour, les siens le retrouvent enfin et le supplient de revenir au pays des lions pour qu'il prenne sa place légitime et les débarrasse de son oncle tyrannique qui a usurpé le trône...

Paysages africains superbes.

La partie musicale est signée Elton John, c'est peu dire qu'elle est géniale. □

Théâtre

« Tartuffe » de Molière

Quoi de neuf, Monsieur ? Molière ! Saluons l'éclectisme de Daniel Darès et Hélène Bossis qui reçoivent, aujourd'hui, Molière après avoir accueilli, la saison dernière, Charlotte de Turckheim.

Ce Tartuffe est parfaitement à sa place dans ce beau théâtre rouge et or auquel on fera le reproche (brigadier oblige) de ne pas frapper les "trois coups".

Les deux premières versions de Tartuffe, comédie en cinq actes, en vers, furent interdites successivement en 1664 et 1667. La pièce ne fut finalement autorisée

qu'en 1669. Cupide et sensuel, Tartuffe (Jacques Weber) abuse de la confiance et de la crédulité d'Orgon (Roland Blanche) en se faisant passer pour dévôt. Il obtient tout de son confiant protecteur, jusqu'à la promesse d'épouser sa fille (Zabou). Heureusement Elmire (Isabelle Nanty) parviendra à démontrer à Orgon, son mari, que Tartuffe la convoite... Ainsi l'hypocrite est démasqué, mais il a manigancé la déchéance de son bienfaiteur. Le malheureux Orgon serait chassé de sa propre maison si, in extremis, la justice du roi ne brisait pas l'imposture.

Beau décor. Mise en scène subtilement classique de Jacques Weber, interprétation ad hoc. Ici Molière n'est pas trahi. Mais servi. Le jeune public ne s'y trompe pas. Le silence durant le spectacle est d'une grande qualité, seulement rompu par quelques rires qui prou-

vent que l'on suit et... comprend ! C'est d'une autre facture que les chahuteuses et bâclées matinées classiques.

Cette grâce française s'épanouit dans un endroit qui nous échappe totalement. Pour ce quartier de Strasbourg-Saint-Denis, redoutable, c'est le théâtre qui représente courageusement la France. Courageux comme les Trois Mousquetaires, ils sont quatre : Antoine-Simone Berriau avec ce Tartuffe, l'Eldorado avec "La Poule aux œufs d'or", La Renaissance avec "Un Air de famille" et la Porte Saint-Martin avec "Quisaitout et Grobêta". Ajoutons-y ce temple bien français, immuablement "années 50", de la gastronomie qu'est le Louis XIV. Ce sont des Résistants ! □

Théâtre Antoine-Simone Berriau : 42 08 77 71.

Un jour

28 novembre 1721

La mort de Cartouche

Si à Paris, vers les cinq heures du soir, une foule considérable occupait la place de Grève le 28 novembre 1721, c'est que le bourreau allait y rouer le fameux brigand Louis-Dominique Bourguignon, dit Cartouche.

Quoique larron doublé d'assassin, Louis-Dominique était joli gars, brave, généreux, spirituel, de très élégante tournure, témoignait d'un assez beau panache crapuleux et — bêtise humaine ! — nul le lui gardait vraie rancune de ses crimes. La Cour et la Ville l'avaient gracieusement en sa geôle du Châtelet ; mieux, un comédien du Théâtre Français, un sieur Legrand, auteur d'une pièce évocatrice des exploits "cartouchiens", eut même l'impudeur de le prier de bien vouloir accorder son Nihil obstat à l'œuvre où il tenait le premier rôle...

Mené place de Grève à deux heures de la nuit, Cartouche avait observé le populaire et murmuré, mi-figue mi-raisin : "Voilà un vilain aspect..." "Il semblait attendre (...). Mais aucun mouvement ne se dessinait parmi (le public) : décidément (...) l'ultime assaut de ses troupes pour le délivrer, qu'il avait jusque-là escompté (...), ne se produisait pas (...). Alors, se voyant définitivement abandonné de tous (...), cet homme étonnant que ni la prison, ni la torture, ni les habiletés des juges, ni les adjurations de son aumônier, ni les supplications de sa mère (...) n'avaient pu fléchir, cet homme soudain s'abandonna et, mû par la rage, déclara qu'il était prêt à parler (...), à livrer tous ses complices".

Les auditions des bandits eurent lieu en présence de leur chef. Elles durèrent dix-huit heures. A ses "fanandels", Louis-Dominique jeta, plein de fureur : "Vous avez manqué à la parole formelle que vous m'aviez donnée de me délivrer au péril de votre vie, ne trouvez donc pas mauvais que je déclare aux juges qui vous êtes et ce que vous avez fait !" Il refusa néanmoins de charger une guenippe du nom de Lisette, avouant aux Bonnets Carrés : "C'était ma maîtresse, messieurs, (...) je ne l'ai nommée que pour la voir une dernière fois, l'embrasser et lui dire adieu". Puis le gueux but un gobelet de guinguet, sourit et marcha, sans peur, à la mort. Il était âgé de vingt-huit ans.

Jean Silve de Ventavon

Carnets

par
Pierre Monnier

Il n'est pas un milieu où ne se manifeste la perte du respect le plus élémentaire. On me raconte : "Ce grand truand est encore une fois tombé, à soixante-quinze ans, pour une affaire de vol de tableaux. Il croise, en promenade, à Fleury Mérogis, un jeune qui lui dit : "Alors ?... tu as été arrêté par les "brigades du Tigre ?"

On parle dans les médias d'un très bel écrivain, juif autrichien, mort en exil à Paris en 1939, à l'âge de quarante-deux ans, Joseph Roth. J'avais lu son beau livre "La Marche de Radetski" quand je l'ai rencontré en 1936. Nous vivions dans le même hôtel, "Le Tournon", alors "Hôtel de la Poste", en haut de la rue de Tournon, devant le Sénat...

On se saluait. On ne se parlait guère. Il était imbibé dès le matin. Je veux rendre hommage au dévouement du couple d'hôteliers qui l'ont toujours entouré de gentillesse : Camille Alazard et sa femme. Il y a une plaque du souvenir sur la façade de l'hôtel.

On peut se demander ce qui l'emporte, chez Paul Amar, du tact ou de la finesse de style. Il vient d'écrire un livre sur Le Pen et lui a donné pour titre "L'Œil de verre"... C'est lui, ce Paul Amar, qui, devant arbitrer un débat entre Le Pen et Tapie, avait trouvé spirituel d'offrir une paire de gants de boxe à chacun, tout en faisant la publicité du fournisseur... C'est lui aussi qui, après avoir invité Carl Lang à participer à une émission, lui disait, en évitant de lui donner la parole : "Vous êtes là, c'est déjà beaucoup".

Pour ce qui est de l'insolence et de la subtilité, ce n'est évidemment pas Rivarol !

Rendez à ces Arts

La photographie

Pour l'annuel "Mois de la photo à Paris", de nombreux musées de la capitale exposent maints clichés artistiques, contemporains ou plus anciens. Beaucoup sont dignes de grand intérêt. Par exemple, les travaux de Charles Marville (1816-1879) qui exécuta des calotypes du Paris qui allait disparaître — et c'était la faute de Haussmann, le premier "videur" d'architecture et de bon peuple parigot, l'initiateur de ce Paris moderne où l'on habite de moins en moins, et des ghettos périphériques "modernes" où l'on se replie.

Le musée de la vie romantique sacrifie également à l'art photographique. Ai-je déjà dit que c'était un endroit charmant, très province à Paris, et dans le IX^e arrondissement, isolé des "grands" quartiers de l'art ? Dans l'atelier d'Ary Scheffer — plusieurs bâtiments autour d'un jardin — les souvenirs de Renan, Sand, Scheffer lui-même, bien sûr, d'autres encore... Et en ce moment deux expos-photos.

La première concerne le cliché-verre, une technique peu connue. Qui consiste à dessiner sur une plaque de verre rendue sensible, tirée ensuite comme un négatif photographique. Cette technique va intéresser des peintres comme Corot, dès 1853, mais aussi Delacroix, Daubigny, Millet, Rousseau... pour des paysages animés le plus souvent, travaillés en "griffures" ou en superbes contrastes de lumière. Et des artistes contemporains comme Man Ray vont reprendre cette technique originale.

La seconde expo de musée de la vie romantique concerne 100 ans de photographie à l'île Maurice. Les plus anciens clichés (des daguerréotypes de 1855 à 1872) ne sont pas à proprement parler "artistiques" : de simples petits portraits "de famille" gentiment encadrés, émouvants et témoins que dans "les Iles" on se faisait fort de vivre à l'européenne.

D'autres clichés évoquent des scènes mauriciennes anciennes ou contemporaines avec beaucoup de poésie : Les jardins de la Compagnie de Halbwachs dans les années 30, ou Les lavandières de Bréville qui croque en 1983 des scènes éternelles.

Nathalie Manceaux

16 rue Chaptal, Paris IX^e, ts les jrs, sf lundi et jrs fériés : jusqu'au 15 janvier de 10h. à 17 h 40.

Le journal de Séraphin Grigneux

« Homme de lettres »

par
Daniel Raffard
de Brienne

LE 9 NOVEMBRE 1994

L'ancien président Reagan a annoncé lui-même qu'il allait peu à peu sombrer dans la maladie d'Alzheimer. J'admire le courage de cet homme qui fait ainsi part de la prochaine déchéance de son intelligence. Et s'il allait descendre jusqu'au niveau de Clinton ? J'en frémis !

LE 13 NOVEMBRE 1994

Encore une semaine qui s'achève. Une semaine sans surprise. Tout juste un ministre inculpé de plus, et deux ou trois, je n'ai pas compté, candidats supplémentaires à la succession de Mitterrand. La routine, quoi.

Rien à dire à propos du ministre aussi discrètement remplacé que les précédents. Pas de vagues, pas de vagues. Le psychodrame, ce n'est pas le style de ce gouvernement qui – est-ce dû aux origines de son chef ? – montre une nervosité de rahat-lokoum. Cela me fait penser au corps humain qui, sans tambour ni trompette, renouvelle constamment ses cellules : au bout de quelques années, c'est toujours le même corps,

mais il n'a plus une seule pièce d'origine.

Du côté des candidats, l'agité du bocal, Chirac, appelle à grands cris le changement ; on devait commencer par lui. Quant au non-candidat Delors, il semble sur le point de céder à l'amicale pression des siens. Lorsqu'il sera à l'Élysée, on aura fini de rire. D'abord, il n'a pas vraiment le profil du comique troupier. Dans ce style nous avons déjà eu Albert Lebrun dit "la larme à l'œil". Mais au moins Lebrun se bornait-il à laisser tomber ses pleurs sur ses 52 fillettes. Tandis qu'avec Delors ce sera en plus le règne du pied à coulisse et de la règle à calcul appliqués à la normalisation du navet, de la barboteuse et de toutes autres choses généralement quelconques, comme disent les juristes.

Il y a plus réjouissant : la mésaventure du pauvre Millon. Giscard, qui préparait en catimini sa rentrée, l'avait chargé d'annoncer que l'UDF présenterait un candidat, provisoirement anonyme, à l'Élysée. Et, pour motiver notre homme, il lui avait confié, sous le sceau du secret, que ce candidat, promis-juré, ce

serait lui, Millon. Le nigaud l'a cru et, crevant de fierté, n'a pu se retenir de proclamer sa candidature. Le corbeau et le renard, en somme, mais aux dépens du rusé. Giscard, privé de fromage, a manqué en avaler son accordéon. Pourvu qu'il ne nous fasse pas un Alzheimer !

LE 16 NOVEMBRE 1994

C'est bien ennuyeux pour mon image de marque, mais je vois bien qu'aucun de mes clients ne décrochera cette année de grand prix littéraire. Je leur avais pourtant ficelé des romans plutôt bien tournés et un brin démagogiques, avec message et érotisme et tout. Mais ils n'ont pas su choisir de bons éditeurs bien influents.

Cependant je n'ai pas dit mon dernier mot. J'ai déniché cet été un brave Bambara dont le nom fleure bon l'Afrique profonde et je lui ai torché un petit truc dans le style "Y a bon Banania". J'espère bien que cela pourra intéresser un de ces jurys qui se plaisent à couronner la francophonie approximative et exotique. Sinon, il y aura toujours le Nobel.

Mes bien chers frères

Madame Lepage

Elle était née en 1899. Sa sœur m'avait demandé d'aller la voir. Madame Lepage n'avait jamais été instruite de notre religion ; elle ne connaissait ni le Notre-Père, ni le Je vous salue Marie, mais elle croyait en Dieu. Dès la première visite, je lui parlais de la première communion. Devant son indécision bien compréhensible, je craignais d'être pris par le temps : n'avait-elle pas 92 ans ? Cependant les choses allèrent beaucoup plus vite que je ne l'espérais. Cette expérience me fit comprendre que nous devons compter sur Dieu. Ah, la belle expression : Compter sur Dieu ! Je compris aussi que les âmes ont comme des portes, des voies d'accès par où la grâce divine peut entrer pour illuminer, guérir, apaiser, donner courage. Tout cela est infiniment délicat. Il revient au prêtre de faire le tour d'une âme avec prudence. Très sensible aux belles choses, elle avait été émerveillée par un recueil de photographies sur Assise. Je l'avais rapporté d'un pèlerinage. St François, Ste Claire, les fresques du Gitto et de Cimabue, l'Ombrie en hiver, l'Ombrie en été, tout cela fixé par un photographe italien ! J'avais trouvé la bonne clef. Au retour des grandes vacances, sa sœur m'appelle : "Madame Lepage est à St Antoine. Dépêchez-vous car ils vont l'envoyer à Sevrin !" J'irai dimanche, promis-je. Adieu communion, adieu confession, pensais-je. Je me rendais d'ailleurs à l'hôpital sans custode ni huile des malades. Or, elle m'attendait. Elle me reçut joyeusement (elle ressemblait à Piaf), assise sur son lit. Le climat était propice et la complicité de sa sœur acquise. Je proposais : "Pourquoi ne feriez-vous pas votre première communion aujourd'hui ? Rien n'empêche !" "Pourquoi pas ? ", me répondit-elle. "Faudrait quand même qu'elle se confesse !", dit la sœur un peu sèchement. Faudrait quand même qu'on se confesse, répétait-je fidèlement. "Oui". Elle se confessa. Puis j'ajoutai : "Je vais chercher le Bon Dieu, et je reviens. Ne le bousculez pas trop !" dit-elle. Elle communia comme une enfant. Parmi les plus grandes joies de mon ministère, il y a ces premières communions de personnes très âgées. Je vous en raconterai une autre. "Vous savez, me dit sa sœur, elle me reparle souvent de votre livre sur Assise".

Abbé Guy Marie



La Grande Guerre

« Nul ne pourra nous arracher
le trésor d'âmes que nous amassons ici »

Le "Libre Journal" poursuit la publication des admirables lettres du front du peintre, musicien et poète Eugène Lemerrier, tombé aux Eparges le 6 avril 1915, à vingt-neuf ans. Ces lettres avaient été recensées par Jacques Benoist-Méchin dans son recueil "Ce qui demeure", publié en 1942 chez Albin Michel et introuvable aujourd'hui. Pour en goûter pleinement la beauté, pour en mesurer la charge d'espérance, il faut avoir présent à l'esprit qu'elles furent écrites dans la boue et le froid des tranchées, sous la pluie et l'avalanche de fer et de feu, au milieu d'une terre dévastée que jonchaient des cadavres gonflés. C'est de l'enfer qu'est monté cet hymne à la beauté. Et l'on mesure ce que la civilisation française a perdu avec des hommes comme Eugène Lemerrier, compagnon et semblable d'Ernest Psichari, de Charles Péguy, d'Alain Fournier.

9 OCTOBRE 1914

Il paraît que nous avons ordre d'attaquer. Aussi je ne veux pas risquer cette grosse partie sans t'adresser ma pensée dans les quelques instants de tranquillité que nous avons... Tout ici concorde à maintenir la paix du cœur : la beauté des bois où nous vivons, le manque de complication intellectuelle... C'est paradoxal, comme tu le dis, mais les plus beaux moments de ma vie morale viennent de s'écouler.

Sache qu'il y aura toujours de la beauté sur terre et que l'homme n'aura jamais assez de méchanceté pour la supprimer. J'en ai recueilli assez pour meubler une vie. Fasse notre destinée que j'aie plus tard à faire fructifier tout ce que

je recueille à présent. Il est une chose que nul ne pourra nous arracher, c'est le trésor d'âme que nous avons amassé.

14 OCTOBRE

Chère mère, Moins que jamais nous devons désespérer, car jamais nous n'aurons mieux eu l'impression que toutes ces agitations et tous ces délires humains ne sont rien en regard de l'Eternité que chacun porte en soi, et que toutes ces monstruosité aboutiront à un devenir meilleur. Cette guerre est une forme de cataclysme qui succède aux anciens bouleversements de notre globe ; mais as-tu jamais vu qu'au milieu de tout cela il y ait une parcelle d'âme de perdue et que le sentiment d'un ordre supérieur s'en soit trouvé amoindri ? Nos souffrances viennent de ce que notre petite patience humaine est orientée du côté de nos appétits même les plus nobles. Mais dès qu'elle interroge les choses pour découvrir l'harmonie, elle rencontre le repos parfait de l'âme. Nous ne savons pas si cette violence et ce désordre n'achèment pas notre destinée universelle vers le bien définitif.

Envoie également tout mon cœur à nos amis qui sont dans la peine. Aide-les à tout supporter : deux croix sont moins lourdes à porter qu'une seule. Et confiance en notre joie éternelle.

23 OCTOBRE

Maintenant, rien n'existe en dehors du présent absolu.

Le reste, c'est comme des ornements que l'on met de côté pour les jours de fête, des fêtes lointaines, hypothétiques. Mais qu'importe ! On garde les ornements dans ses tiroirs, précieusement. Ainsi fais-je des trésors d'affection, des ambitions légitimes,

des aspirations louables. J'ai tout recouvert et je vis ne goûtant plus que l'instant présent.

Ce matin, dans le beau ciel, je me rappelle la musique que j'ai faite hier : j'étais pleinement heureux. Pardonne-moi de ne pas vivre dans une trépidante angoisse du retour. Je crois que tu m'approuves de remettre nos plus chères espérances entre d'autres mains que les nôtres.

Je me sens porteur d'une ardente espérance. Où qu'elle nous conduise, remercions la Vie de nous la donner pour embellir l'heure présente.

27 OCTOBRE

Si, comme je l'espère maintenant, j'ai la joie de te revoir, tu sauras la façon miraculeuse dont j'ai été guidé par la Providence. Je n'ai eu qu'à m'incliner devant une force et une bonté qui dépassaient toutes mes orgueilleuses conceptions.

Je puis dire que Dieu a été en moi comme je suis en Dieu et je fais des vœux résolus pour sentir toujours une telle communion.

Vois-tu, il s'agit de mettre la vie à profit non pas comme on peut la comprendre, même dans nos affections les plus nobles, mais en se disant : Mangeons et buvons à tout ce qui est éternel car, demain, nous mourrons à tout ce qui est humain. On arrive à sentir son amour augmenter en même temps que l'on renonce à tout inquiet et mesquin espoir. Je n'ose effleurer la partie humaine de notre espérance. Laissons-la au coin le plus discret de notre cœur. Ne laissons dans la lumière très noble qui nous éclaire que les parties de notre âme qui méritent de planer au-dessus des événements. C'est à notre effort de chaque instant de les distinguer et de les développer vaillamment.

à suivre